

SÉNÈQUE



De la brièveté de la vie

De brevitae Vitae

**“ La chose la plus précieuse qu’un homme
puisse offrir est son temps ”**

I.

(1) La plupart des mortels, Paulin, se plaignent de l'injuste rigueur de la nature, de ce que nous naissons pour une vie si courte, de ce que la mesure de temps qui nous est donnée fuit avec tant de vitesse, tant de rapidité, qu'à l'exception d'un très-petit nombre, la vie délaisse le reste des hommes, au moment où ils s'apprêtaient à vivre. Cette disgrâce commune, à ce qu'on pense, n'a point fait gémir la foule seulement et le vulgaire insensé : même à d'illustres personnages ce sentiment a arraché des plaintes. (2) De là cette exclamation du prince de la médecine : La vie est courte, l'art est long. De là, prenant à partie la nature, Aristote lui intente un procès peu digne d'un sage : il la blâme d'avoir, dans son indulgence, accordé aux animaux cinq ou dix siècles d'existence, tandis que, pour l'homme appelé à des destinées si variées et si hautes, le terme de la vie est incomparablement plus court.

(3) Nous n'avons pas trop peu de temps, mais nous en perdons beaucoup. La vie est assez longue ; elle suffirait, et au delà, à l'accomplissement des plus grandes entreprises, si tous les moments en étaient bien employés. Mais quand elle s'est écoulée dans les plaisirs et dans l'indolence, sans que rien d'utile en ait marqué l'emploi, le dernier, l'inévitable moment vient enfin nous presser : et cette vie que nous n'avions pas vue marcher, nous sentons qu'elle, est passée.

(4) Voilà la vérité : nous n'avons point reçu une vie courte, c'est nous qui l'avons rendue telle : nous ne sommes pas indigents, mais prodigues. D'immenses, de royales richesses, échues à un maître vicieux, sont dissipées en un instant, tandis qu'une fortune modique, confiée à un gardien économe s'accroît par l'usage qu'il en fait : ainsi notre vie a beaucoup d'étendue pour qui sait en disposer sagement.

II.

(1) Pourquoi ces plaintes contre la nature ? elle s'est montrée si bienveillante ! pour qui sait l'employer, la vie est assez longue. Mais l'un est dominé par une insatiable avarice ; l'autre s'applique laborieusement à des travaux frivoles ; un autre se plonge dans le vin ; un autre s'endort dans l'inertie ; un autre nourrit une ambition toujours soumise aux jugements d'autrui ; un autre témérairement passionné pour le négoce est poussé par l'espoir du gain sur toutes les terres, par toutes les mers ; quelques-uns, tourmentés de l'ardeur des combats, ne sont jamais sans être occupés ou du soin de mettre les autres en péril ou de la crainte d'y tomber eux-mêmes. On en voit qui, dévoués à d'illustres ingrats, se consomment dans une servitude volontaire.

(2) Plusieurs convoitent la fortune d'autrui ou maudissent leur destinée ; la plupart des hommes, n'ayant point de but certain, cédant à une légèreté vague, inconstante, importune à elle-même, sont ballottés sans cesse en de nouveaux desseins ; quelques-uns ne trouvent rien qui les attire ni qui leur plaise : et la mort les surprend dans leur langueur et leur incertitude.

Aussi cette sentence sortie comme un oracle de la bouche d'un grand poète me paraît-elle incontestable : Nous ne vivons que la moindre partie du temps de notre vie ; car tout le reste de sa durée n'est point de la vie, mais du temps.

(3) Les vices nous entourent et nous pressent de tous côtés : ils ne nous permettent ni de nous relever, ni de reporter nos yeux vers la contemplation de la vérité ; ils nous tiennent plongés abîmés dans la fange des passions.

Il ne nous est jamais permis de revenir à nous, même lorsque le hasard nous amène quelque relâche. Nous flottons comme sur une mer, profonde où, même après le vent, on sent encore le roulis des vagues ; et jamais à la tourmente de nos passions on ne voit succéder le calme.

De la brièveté de la vie

(4) Vous croyez que je ne parle que de ceux dont chacun publie les misères, mais considérez ces heureux du jour, autour desquels la foule se presse ; leurs biens les étouffent.

Combien d'hommes que l'opulence accable ; combien d'autres pour cette éloquence, qui dans une lutte de chaque jour les force à déployer leur génie, ont épuisé leur poitrine ; combien sont pâles de leurs continuelles débauches ; que de grands à qui le peuple des clients toujours autour d'eux empressé ne laisse aucune liberté !

Enfin parcourez tous les rangs de la société, depuis les plus humbles jusqu'aux plus élevés : l'un réclame votre appui en justice, l'autre vous y assiste ; celui-ci voit sa vie en péril, celui-là le défend, cet autre est juge : nul ne s'appartient ; chacun se consume contre un autre.

Informez-vous de ces clients dont les noms s'apprennent par coeur, vous verrez à quels signes on les reconnaît : celui-ci rend ses devoirs à un tel, celui-là à tel autre, personne ne s'en rend à soi-même.

(5) Enfin rien de plus extravagant que les colères de quelques-uns ; ils se plaignent de la hauteur des grands qui n'ont pas eu le temps de les recevoir. Comment ose-t-il se plaindre de l'orgueil d'un autre, celui qui jamais ne trouve un moment pour lui-même !

Cet homme, quel qu'il soit, avec son visage dédaigneux, vous a du moins regardé, il a prêté l'oreille à vos discours, vous a fait placer à ses côtés ; et vous, jamais vous n'avez daigné tourner un regard sur vous-même, ni vous donner audience.

III.

(1) Vous n'êtes donc pas en droit de reprocher à personne ces bons offices ; car, vous les rendiez moins par le désir d'être avec un autre, que par impuissance de rester avec vous-même.

Quand tous les génies qui ont jamais brillé se réuniraient pour méditer sur cet objet, ils ne pourraient s'étonner assez de cet aveuglement de l'esprit humain.

Aucun homme ne souffre qu'on s'empare de ses propriétés ; et, pour le plus léger différend sur les limites, on a recours aux pierres et aux armes. Et pourtant la plupart permettent qu'on empiète sur leur vie ; on les voit même en livrer d'avance à d'autres la possession pleine et entière. Ou ne trouve personne qui vous fasse part de son argent, et chacun dissipe sa vie à tous venants.

Tels s'appliquent à conserver leur patrimoine, qui, vienne l'occasion de perdre leur temps, s'en montrent prodiges, alors seulement que l'avarice serait une vertu.

(2) Je m'adresserai volontiers ici à quelque homme de la foule des vieillards : "Tu es arrivé, je le vois, au terme le plus reulé de la vie humaine ; tu as cent ans ou plus sur la tête ; hé bien, calcule l'emploi de ton temps ; dis-nous combien t'en ont enlevé un créancier, une maîtresse, un accusé, un client ; combien tes querelles avec ta femme, la correction de tes esclaves, tes démarches officieuses dans la ville. Ajoute les maladies que nos excès ont faites ; ajoute le temps qui s'est perdu dans l'inaction, et tu verras que tu as beaucoup moins d'années que tu n'en comptes.

(3) Rappelle-toi combien de fois tu as persisté dans un projet ; combien de jours ont eu l'emploi que tu leur destinais ; quels avantages tu as retirés de toi-même ; quand ton visage a été calme et ton coeur intrépide ; quels travaux utiles ont rempli une si longue suite d'années ; combien d'hommes ont mis ta vie au pillage, sans que tu sentisses le prix de ce que tu perdais ; combien de temps t'ont dérobé des chagrins sans objet, des joies insensées, l'âpre convoitise, les charmes de la conversation : vois alors combien peu il t'est

resté de ce temps qui t'appartenait, et tu reconnaîtras que ta mort est prématurée."

(4) Quelle en est donc la cause ? mortels vous vivez comme si vous deviez toujours vivre.

Il ne vous souvient jamais de la fragilité de votre existence ; vous ne remarquez pas combien de temps a déjà passé ; et vous le perdez comme s'il coulait d'une source intarissable, tandis que ce jour, que vous donnez à un tiers ou à quelque affaire, est peut-être le dernier de vos jours. Vos craintes sont de mortels ; à vos désirs on vous dirait immortels.

(5) La plupart des hommes disent : A cinquante ans, j'irai vivre dans la retraite ; à soixante ans, je renoncerai aux emplois. Et qui vous a donné caution d'une vie plus longue ? qui permettra que tout se passe comme vous l'arrangez ? N'avez-vous pas honte de ne vous réserver que les restes de votre vie, et de destiner à la culture de votre esprit le seul temps qui n'est plus bon à rien ? N'est-il pas trop tard de commencer à vivre lorsqu'il faut sortir de la vie ?

Quel fol oubli de notre condition mortelle, que de remettre à cinquante ou soixante ans les sages entreprise, et de vouloir commencer la vie à une époque où peu de personnes peuvent parvenir !

IV.

(1) Entendez les paroles qui échappent aux hommes les plus puissants, les plus élevés en dignité ; ils désirent le repos, ils vantent ses douceurs, ils le mettent au-dessus de tous les autres biens dont ils jouissent, ils n'aspirent qu'à descendre du faite des grandeurs, pourvu qu'ils puissent le faire sans danger ; car bien que rien au dehors ne l'attaque ni ne l'ébranle, la fortune est sujette à s'écrouler sur elle-même.

(2) Le divin Auguste, à qui les dieux avaient plus accordé qu'à tout autre mortel, ne cessa de réclamer pour soi le repos et de souhaiter d'être délivré des soins du gouvernement.

Dans tous ses discours il en revenait toujours à ce point qu'il espérait pour lui le repos. Au milieu de ses travaux il trouvait pour les alléger une consolation illusoire, mais douce toutefois, en se disant : Quelque jour je vivrai pour moi.

(3) Dans une de ses lettres, adressée au sénat, où il assurait que son repos, ne manquerait point de dignité, et ne démentirait point sa gloire, j'ai remarqué ces mots : " Mais de tels projets sont plus beaux à réaliser qu'en spéculation. Cependant mon impatience de voir arriver un moment si passionnément désiré, me procure du moins cet avantage, que puisque ce bien se fait encore attendre, j'en goûte d'avance les douceurs par le seul plaisir d'en parler."

(4) Combien faut-il que le repos lui parût précieux, puisqu'à défaut de la réalité, il en voulait jouir en imagination !

Celui qui voyait tout soumis à son unique volonté, qui tenait en ses mains les destinées des hommes et des nations, envisageait avec joie le jour où il pourrait se dépouiller de toute sa grandeur.

(5) L'expérience lui avait prouvé combien ces biens dont l'éclat remplissait toute la terre, coûtaient de sueurs, et combien ils cachaient d'inquiétudes secrètes.

Forcé de combattre à main armée d'abord ses concitoyens, ensuite ses collègues, enfin ses parents, il versa des flots de sang sur terre et sur mer ; entraîné par la guerre en Macédoine, en Sicile, en Egypte, en Syrie et en Asie, et presque sur tous les rivages, il dirigea contre les étrangers du dehors ses armées lassées de massacrer des Romains.

Tandis qu'il pacifie les Alpes, et dompte des ennemis incorporés à l'empire dont ils troublaient la paix, tandis qu'il en recule les limites au delà du Rhin, de l'Euphrate et du Danube, dans Rome même, les poignards des Muréna, des Cépion, des Lépide, des Egnatius s'aiguisaient contre lui.

(6) A peine est-il échappé à leurs embûches que sa fille et tant de jeunes patriciens, liés par l'adultère comme par un serment solennel, épouvantent sa vieillesse fatiguée, et lui font craindre pis qu'une nouvelle Cléopâtre avec un autre Antoine.

Avait-il amputé ces plaies avec, les membres mêmes, d'autres renaissent à l'instant. Ainsi dans un corps trop chargé de sang, toujours quelque épanchement s'opère. Auguste désirait donc le repos : dans cet espoir, dans cette pensée, il trouvait l'allègement de ses travaux. Tel était le vœu de celui qui pouvait combler les vœux de tout l'univers.

V.

(1) M. Cicéron qui fut ballotté entre les Catilina et les Clodius, les Pompée et les Crassus, les uns ses ennemis déclarés, les autres ses amis douteux ; qui, battu de l'orage avec la république, la retint quelque temps sur le bord de l'abîme où il fut enfin précipité avec elle, qui, inquiet dans la bonne fortune, fut sans courage dans l'adversité ; combien de fois ne maudit-il pas son consulat qu'il avait loué non sans sujet, mais sans mesure !

(2) Quelles lamentations ne fait-il pas entendre dans une lettre adressée à Atticus au moment où, après la défaite de son père, le jeune Pompée cherchait à relever en Espagne son parti abattu ! "Vous me demandez, dit-il, ce que je fais ici. Je vis à moitié libre, dans une maison de Tusculum." Puis entrant dans d'autres détails, il déplore le passé, se plaint du présent et désespère de l'avenir.

(3) Cicéron se disait à moitié libre ! jamais certainement le sage ne prendra un nom si humiliant ; jamais il ne sera à moitié libre ; toujours il jouira d'une liberté pleine et entière, affranchi de tout lien, ne dépendant que de lui, supérieur à tous les autres ; car qui pourrait être au-dessus de celui qui est supérieur à la fortune ?

VI.

(1) Livius Drusus, homme âpre et violent, qui, par des lois nouvelles, réveilla les séditions des Gracques, entouré d'une immense multitude venue de toute l'Italie, hors d'état de prévoir l'issue d'une lutte qu'il ne pouvait ni terminer ni abandonner, après l'avoir engagée, maudissait, dit-on, cette vie de tous temps agitée, et disait que lui seul, même dans son enfance, n'avait jamais eu de congés.

En effet, encore sous la garde d'un tuteur et revêtu de la robe prétexte, il osa recommander des accusés aux juges, et interposer son crédit dans le barreau avec tant d'efficacité, que plus d'un arrêt fut notoirement imposé par lui aux magistrats.

(2) Jusqu'où ne devait point se porter une ambition si prématurée ? Et déjà l'on pouvait savoir les malheurs publics et privés que devait entraîner une audace si précoce ! C'est donc trop tard qu'il se plaignait de n'avoir pas eu de congés, lui, dès son enfance, un séditieux, un tyran du barreau. Se donna-t-il la mort ? On ne le saurait dire. Il fut tout à coup renversé d'une blessure reçue dans l'aîne ; quelques-uns doutèrent que sa mort eût été volontaire, tout le monde convint qu'elle venait fort à propos.

(3) Il serait superflu de rappeler l'exemple de beaucoup d'hommes qui, jouissant en apparence de la plus grande félicité, ont rendu d'eux-mêmes un témoignage sincère, en mettant à découvert toute leur vie passée :

mais leurs plaintes n'ont changé ni les autres ni eux-mêmes ; et, à peine ces paroles sorties de leur bouche, leurs passions les faisaient retomber dans les mêmes habitudes.

(4) Oui, certes, votre vie allât-elle au delà de mille ans, peut se renfermer en un très petit espace ; vos vices dévoreront des siècles ; cet espace qu'en dépit de la rapidité de la nature la raison pourrait étendre, doit nécessairement bientôt vous échapper, car vous n saisissez pas, vous ne retenez pas, vous ne retardez pas dans sa cours la chose du monde la plus fugitive ; vous la laissez s'éloigner comme une chose superflue et facile à recouvrer.

VII.

(1) Je mets en tête de cette catégorie ceux qui n'ont d'autre passe-temps que l'ivrognerie et la débauche ; car il n'en est point qui soient plus honteusement occupés. Les autres hommes sont séduits par les illusions d'une fausse gloire, et leurs égarements ne sont pas sans excuse.

Joignez-y, j'y consens, les avares, les hommes colères, ceux qui se livrent à des inimitiés ou à des guerres injustes : eux, au moins, commettent des fautes plus convenables à des hommes. Mais ceux qui se plongent dans l'intempérance et dans la débauche se dégradent entièrement.

(2) Examinez l'emploi que ces gens-là font de tout leur temps ; observez combien ils en perdent à compter leur argent, à tendre des embûches, à s'inquiéter ; combien à rendre ou à recevoir des dommages obséquieux ; combien à obtenir pour eux ou à offrir pour un tiers des cautions en justice ; combien à défendre leur cause ou celle d'autrui ; combien à donner des repas qui maintenant sont des devoirs : et vous verrez que leurs maux ou leurs biens ne leur donnent pas le temps de respirer.

(3) Enfin tout le monde convient qu'un homme trop occupé ne peut rien faire de bien : il ne peut cultiver ni l'éloquence ni les arts libéraux ; un esprit tiraillé, distrait n'approfondit rien ; il rejette tout comme si on l'eût fait entrer de force ; l'homme occupé ne songe à rien moins qu'à vivre : cependant aucune science n'est plus difficile que celle de la vie.

Des maîtres en toutes autres sciences se trouvent partout et en grand nombre : on a vu même des enfants en posséder si bien quelques-unes qu'ils auraient pu les professer. Mais l'art de vivre, il faut toute la vie pour l'apprendre ; et ce qui vous surprendra peut-être davantage, toute la vie il faut apprendre à mourir.

(4) Bien des grands hommes se sont affranchis de tout soin, ont renoncé aux richesses, aux emplois, aux plaisirs, pour ne s'occuper, jusqu'au terme de leur carrière, que de savoir vivre. Cependant presque tous ont avoué, en quittant la vie, qu'ils n'avaient pu acquérir cette science : comment à plus forte raison les hommes dont nous parlons l'auraient-ils apprise ?

(5) Il appartient, croyez-moi, à un grand homme, élevé au-dessus des erreurs humaines, de ne se point laisser dérober la plus petite partie de son temps : car celui-là a joui d'une très longue vie qui a su n'employer qu'à vivre tout le temps de sa durée ; il n'en a rien laissé d'oiseux ni de stérile ; il n'en a rien mis à la disposition d'un autre ; il n'a rien trouvé qui fût digne d'être échangé contre son temps, dont il est le gardien économe : aussi la vie a-t-elle été suffisante pour lui, mais nécessairement doit-elle manquer à ceux qui la laissent gaspiller par tout le monde.

(6) Et ne croyez pas qu'ils soient sans s'apercevoir de ce qu'ils perdent : vous entendrez souvent la plupart de ceux qu'une grande prospérité accable, au milieu de la foule de leurs clients, du conflit des procès, et des autres honorables misères, s'écrier : "Je n'ai pas le temps de vivre !"

De la brièveté de la vie

(7) Pourquoi donc ? parce que tous ceux qui vous attirent à eux, vous enlèvent à vous-même. Combien de jours ne vous ont pas dérobés cet accusé, ce candidat, cette vieille fatiguée d'enterrer ses héritiers, et cet homme riche, qui fait le malade pour irriter la cupidité des coureurs de successions ! et ce puissant ami qui vous recherche, non par amitié, mais par ostentation ! Supputez dis-je, un à un et passez en revue tous les jours de votre vie, et vous verrez qu'il n'en est resté pour vous qu'un très petit nombre, et de ceux qui ne valent pas la peine d'en parler.

(8) Celui-ci, qui vient d'obtenir les faisceaux qu'il avait désirés avec ardeur, n'aspire qu'à les déposer, et dit souvent : Quand cette année sera-t-elle passée ? Cet autre, en donnant des jeux dont il remerciait le sort de lui avoir attribué la célébration : Ah ! dit-il, quand serai-je délivré de tout cet embarras ? On s'arrache cet avocat dans tous les tribunaux, il attire un si grand concours d'auditeurs, que tous ne peuvent l'entendre ; et pourtant il s'écrie : Quand les fêtes viendront-elles suspendre les affaires ? Chacun anticipe sur sa vie, tourmenté qu'il est de l'impatience de l'avenir et de l'ennui du présent.

(9) Mais celui qui n'emploie son temps que pour son propre usage, qui règle chacun de ses jours comme sa vie, ne désire ni ne craint le lendemain : car quelle heure pourrait lui apporter quelque nouveau plaisir ? il a tout connu, tout goûté jusqu'à satiété : que l'aveugle fortune décide du reste comme il lui plaira, déjà sa vie est en sûreté. On peut y ajouter, mais non en retrancher ; et encore, si l'on y ajoute, c'est comme, quand un homme dont l'estomac est rassasié, mais non rempli, prend encore quelques aliments, qu'il mange sans appétit.

(10) Ce n'est donc pas à ses rides et à ses cheveux blancs, qu'il faut croire qu'un homme a longtemps vécu : il n'a pas longtemps vécu, il est longtemps resté sur la terre. Quoi donc ! pensez-vous qu'un homme a beaucoup navigué, lorsque, surpris dès le port par une tempête cruelle, il a été çà et là ballotté par les vagues, et qu'en butte à des vents déchaînés en sens contraire, il a toujours tourné autour du même espace ? il n'a pas beaucoup navigué, il a été longtemps battu par la mer.

VIII.

(1) Je ne puis contenir ma surprise, quand je vois certaines gens demander aux autres leur temps, et ceux à qui on le demande se montrer si complaisants. Les uns et les autres ne s'occupent que de l'affaire pour laquelle on a demandé le temps ; mais le temps même, aucun n'y songe. On dirait que ce qu'on demande, ce qu'on accorde n'est rien ; on se joue de la chose la plus précieuse qui existe. Ce qui les trompe, c'est que le temps est une chose incorporelle, et qui ne frappe point les yeux : voilà pourquoi on l'estime à si bas prix, bien plus comme n'étant presque de nulle valeur.

(2) De nobles sénateurs reçoivent des pensions annuelles, et donnent en échange leurs travaux, leurs services, leurs soins : mais personne ne met à prix son temps ; chacun le prodigue comme s'il ne coûtait rien. Voyez les mêmes hommes quand ils sont malades : si le danger de la mort les menace, ils embrassent les genoux des médecins ; s'ils craignent le dernier supplice, ils sont prêts à tout sacrifier pourvu qu'ils vivent : tant il y a d'inconséquence dans leurs sentiments !

(3) Que si l'on pouvait leur faire connaître d'avance le nombre de leurs années à venir, comme celui de leurs années écoulées, quel serait l'effroi de ceux qui verraient qu'il ne leur en reste plus qu'un petit nombre ! comme ils en deviendraient économes ! Rien ne s'oppose à ce qu'on use d'un bien qui nous est assuré, quelque petit qu'il soit ; mais on ne saurait ménager avec trop de soin le bien qui d'un moment à l'autre peut nous manquer.

(4) Toutefois ne croyez pas que les hommes dont nous parlons ignorent combien le temps est chose précieuse : ils ont coutume de dire à ceux qu'ils aiment passionnément, qu'ils sont prêts à leur sacrifier une partie de leurs années ; ils les donnent en effet, mais de façon à se dépouiller eux-mêmes, sans profit pour les autres : c'est tout au plus s'ils savent qu'ils s'en dépouillent ; aussi supportent-ils aisément cette perte

dont ils ignorent l'importance.

(5) Personne ne vous restituera vos années, personne ne vous rendra à vous-même. La vie marchera comme elle a commencé, sans retourner sur ses pas ni suspendre son cours ; et cela sans tumulte, sans que rien vous avertisse de sa rapidité ; elle s'écoulera d'une manière insensible. Ni l'ordre d'un monarque ni la faveur du peuple ne pourront la prolonger ; elle suivra l'impulsion qu'elle a d'abord reçue ; elle ne se détournera, elle ne s'arrêtera nulle part. Qu'arrivera-t-il ? tandis que vous êtes occupé, la vie se hâte, la mort cependant arrivera, et bon gré mal gré il faudra la recevoir.

IX.

(1) Peut-il y avoir pour les hommes (je dis ceux qui se piquent de prudence, et qui sont le plus laborieusement occupés) de soin plus important que d'améliorer leur existence ? Ils arrangent leur vie aux dépens de leur vie même ; ils s'occupent d'un avenir éloigné : or, différer c'est perdre une grande portion de la vie ; tout délai commence par nous dérober le jour actuel, il nous enlève le présent en nous promettant l'avenir. Ce qui nous empêche le plus de vivre, c'est l'attente qui se fie au lendemain. Vous perdez le jour présent : ce qui est encore dans les mains de la fortune, vous en disposez ; ce qui est dans les vôtres, vous le laissez échapper. Quel est donc votre but ? jusqu'où s'étendent vos espérances ? Tout ce qui est dans l'avenir est incertain : vivez dès à cette heure.

(2) C'est ce que vous crie le plus grand des poètes ; et comme dans une inspiration divine, il vous adresse cette salutaire maxime : "Le jour le plus précieux pour les malheureux mortels, est celui qui s'enfuit le premier." Pourquoi temporiser ? dit-il ; que tardez-vous ? Si vous ne saisissez ce jour, il s'envole, et même quand vous le tiendriez, il vous échappera. Il faut donc combattre la rapidité du temps, par votre promptitude à en user. C'est un torrent rapide qui ne doit pas couler toujours : hâtez-vous d'y puiser.

(3) Admirez comment, pour vous reprocher vos pensées infinies, le poète ne dit point, la vie la plus précieuse, mais le jour le plus précieux. Arrière, en présence du temps qui fuit si rapidement, cette sécurité, cette indolence, et cette manie d'embrasser, au gré de notre avidité, une longue suite de mois et d'années ! Le poète ne vous parle que d'un jour, et d'un jour qui fuit.

(4) Il ne faut donc pas en douter : le jour le plus précieux est celui qui le premier échappe aux mortels malheureux, c'est-à-dire occupés ; et qui, enfants encore même dans la vieillesse, y arrivent sans préparation et désarmés. En effet, ils n'ont rien prévu ; ils sont tombés dans la vieillesse subitement, sans s'y attendre ; ils ne la voient point chaque jour plus proche.

(5) Un récit, une lecture ou la distraction intérieure de leurs pensées, trompe les voyageurs sur la longueur du chemin ; et ils s'aperçoivent qu'ils sont arrivés, avant d'avoir songé qu'ils approchaient : il en est ainsi du chemin continuel et rapide de la vie ; dans la veille comme dans le sommeil, nous le parcourons d'un pas égal, et, occupés que nous sommes, nous ne nous en apercevons qu'à son terme.

X.

(1) Ces propositions, si je les voulais soumettre à des divisions, à une argumentation en forme, me fourniraient cent preuves pour établir que la vie des hommes occupés est infiniment ment courte. Fabianus, non pas un de ces philosophes de l'école, mais un vrai sage à la manière antique, avait coutume de dire : "C'est à force ouverte, et non par des subtilités qu'il faut combattre contre nos passions. Pour repousser une telle milice, je n'approuve point les petites attaques, mais une charge impétueuse. Ce n'est pas assez de déjouer leurs stratagèmes, il faut les confondre." Cependant, en reprochant aux hommes leurs erreurs, on doit les éclairer, et ne se pas borner à les plaindre.

De la brièveté de la vie

(2) La vie se divise en trois temps : le présent, le passé et l'avenir. Le présent est court, l'avenir incertain ; le passé seul est assuré : car sur lui la fortune a perdu ses droits ; et il n'est au pouvoir de personne d'en disposer de nouveau.

(3) Les hommes occupés d'affaires n'en tirent aucun parti, car ils n'ont pas le loisir de porter un regard en arrière ; et quand ils l'auraient, des souvenirs mêlés de regrets ne leur sont point agréables. C'est malgré eux qu'ils se rappellent le temps mal employé ; ils n'osent se retracer des vices dont la laideur s'effaçait devant la séduction du plaisir présent, mais qui, au souvenir, se montrent à découvert. Nul homme ne se reporte volontiers dans le passé, si ce n'est celui qui a toujours soumis ses actions à la censure de sa conscience, qui jamais ne s'égaré. (4) Mais celui qui fut dévoré d'ambition, celui qui se montrait insolemment dédaigneux, qui abusa sans mesure de la victoire, celui qui fut un fourbe, un déprédateur avare, un dissipateur insensé, doit nécessairement craindre ses souvenirs. Et cependant cette portion de notre vie est sacrée, irrévocable : elle se trouve hors de la puissance des événements humains et affranchie de l'empire de la fortune. Ni la pauvreté, ni la crainte, ni l'atteinte des maladies ne peuvent la troubler : elle ne saurait être ni agitée, ni ravie ; nous en jouirons à jamais et à l'abri des alarmes. C'est seulement l'un après l'autre que chaque jour devient présent, et encore n'est-ce que par instants qui se succèdent ; mais tous les instants du passé se représenteront à vous, quand vous l'ordonnez : vous pourrez à votre gré les passer en revue, les retenir. C'est ce que les hommes occupés n'ont pas le loisir de faire.

(5) Une âme paisible et calme est toujours à même de revenir sur toutes les époques de sa vie ; mais l'esprit des hommes affairés est sous le joug : ils ne peuvent se détourner ni reporter leurs regards en arrière. Leur vie s'est engloutie dans un abîme ; et comme une liqueur, quelque abondamment que vous la versiez, se perd si un vase ne la reçoit et ne la conserve ; de même que sert le temps, quelque long qu'il vous soit donné, s'il n'est aucun fond qui le contienne ? Il s'évapore au travers de ces âmes sans consistance et percées à jour.

(6) Le présent est très court, si court, que quelques hommes ont nié sa existence. En effet, il est toujours en marche, il vole et se précipite : il a cessé d'être, avant d'être arrivé ; il ne s'arrête pas plus que le monde ou les astres, dont la révolution est éternelle, et qui ne restent jamais dans la même position. Le présent seul appartient donc aux hommes occupés : il est si court, qu'on ne peut le saisir ; et, cependant qu'ils sont tiraillés, distraits par mille affaires, ce temps même leur échappe.

XI.

(1) Enfin, voulez-vous savoir combien leur vie est courte ? voyez combien ils désirent de la prolonger. Des vieillards décrépits demandent à mains jointes quelques années de plus, ils se font plus jeunes qu'ils ne sont, et, se berçant de ce mensonge, ils le soutiennent aussi hardiment que s'ils pouvaient tromper le destin. Mais si quelque infirmité vient leur rappeler leur condition mortelle, ils meurent remplis d'effroi ; ils ne sortent pas de la vie, ils en sont arrachés ; ils s'écrient qu'ils ont été insensés de n'avoir point vécu. Que seulement, ils réchappent de cette maladie, comme ils vivront dans le repos ! Alors, reconnaissant la vanité de leurs efforts pour se procurer des biens dont ils ne devaient pas jouir, ils voient combien tous leurs travaux furent impuissants et stériles !

(2) Mais pour celui qui l'a passée loin de toute affaire, combien la vie n'est-elle pas longue ? rien n'en est sacrifié, ni prodigué à l'un et à l'autre ; rien n'en est livré à la fortune, perdu par négligence, retranché par prodigalité ; rien n'en demeure superflu. Tous ses moments sont, pour ainsi dire, placés à intérêt. Quelque courte qu'elle soit, elle est plus que suffisante ; et aussi, lorsque le dernier jour arrivera, le sage n'hésitera pas à marcher vers la mort d'un pas assuré.

XII.

(1) Vous me demanderez, peut-être, quels sont les hommes que j'appelle occupés ? Ce nom, ne croyez pas que je le donne seulement à ceux qui ne sortent des tribunaux que lorsque les chiens viennent les en chasser ; ni à ceux que vous voyez honorablement étouffés, par la multitude de leurs courtisans, on foulés avec mépris par les clients des autres ; ni à ceux que d'obséquieux devoirs arrachent de leurs maisons pour aller se presser à la porte des grands ; ni à ceux à qui la baguette du préteur adjuge un profit infâme, et qui sera pour eux quelque jour comme un chancre dévorant.

(2) Il est des hommes dont le loisir même est affairé : à la campagne, dans leur lit, au milieu de la solitude, quoique éloignés du reste des hommes, ils sont insupportables à eux-mêmes. La vie de certaines gens ne peut être appelée une vie oisive, c'est une activité paresseuse. Appelez-vous oisif celui qui, avec une attention inquiète, s'occupe à ranger symétriquement des vases de Corinthe, que la folle manie de quelques curieux a rendus précieux, et qui passe la plus grande partie de ses jours à polir des laines couvertes de rouille ? ou celui qui au gymnase (car, ô dépravation ! nous ne sommes pas infectés seulement des vices romains) va, pour contempler les jeunes combattants, s'installer dans le lieu même où ils se frottent d'huile ? celui qui s'amuse à assortir par compagnies, selon leur âge et leur couleur les champions accoutumés à vaincre ? celui qui nourrit la voracité des athlètes les plus en renom ?

(3) Direz-vous livrés au repos, ceux qui passent tant d'heures chez un barbier, pour se faire arracher le moindre poil qui leur sera poussé pendant la nuit, pour tenir conseil sur chaque cheveu, pour qu'on relève leur coiffure abattue, et qu'on ramène également de chaque côté du front leurs cheveux clairsemés ? Comme ils se mettent en colère, si le barbier, croyant avoir affaire à des hommes, met à les raser quelque négligence ! Comme ils pâlisent de courroux, s'il leur a coupé les faces d'un peu trop près, si quelques cheveux dépassent les autres, si tous ne tombent pas en boucles bien égales ! Est-il un seul d'entre eux qui n'aimât mieux voir sa patrie en désordre, que sa coiffure ? qui ne soit plus inquiet de l'ajustement de sa tête, que de sa santé ? qui ne préférât être bien coiffé qu'homme de bien ? Appelez-vous oisifs, ces hommes toujours occupés entre le peigne et le miroir ?

(4) Que sont donc ceux qui ont l'esprit sans cesse tendu à composer, entendre et réciter des chansons, qui, forçant leur voix, formée par la nature à rendre des sons simples et faciles, lui font exécuter les modulations apprêtées d'une languissante mélodie ? Leurs doigts marquent sans cesse la mesure de quelque air qu'ils ont dans la tête, et même au milieu d'affaires sérieuses, dans des circonstances tristes, ils font entendre nu léger fredonnement ? Ces gens-là ne sont pas oisifs, mais inutilement occupés.

(5) Et certes je ne regarderai pas leurs festins comme des moments de repos, quand je vois avec quelle sollicitude ils rangent leur vaisselle ; quelle importance ils mettent à ce que les tuniques de leurs échansons soient relevées avec grâce ; combien ils sont inquiets sur la manière dont un sanglier sortira des mains d'un cuisinier ; avec quelle célérité leurs esclaves bien épilés savent, au signal donné, s'acquitter de leurs services divers ; avec quel art la volaille est découpée en menus morceaux ; avec quel soin de malheureux esclaves font disparaître les dégoûtantes sécrétions des convives ! C'est ainsi qu'on se fait une réputation de magnificence et de délicatesse. Les vices de ces gens-là les accompagnent si constamment dans tous les moments de leur vie, qu'ils mettent même dans le boire et dans le manger une ambitieuse vanité.

(6) Vous ne compterez pas sans doute, parmi les oisifs, ces hommes, lâches et mous qui se font promener de côté et d'autre en chaise et en litière, et qui, pour se faire porter ainsi, comme si l'obligation en était indispensable, ne manquent jamais l'heure marquée ; qui ont besoin qu'on les avertisse du moment où ils doivent se laver, aller au bain ou souper ? Si profonde est la mollesse où languit leur âme, qu'ils ne peuvent savoir par eux-mêmes s'ils ont appétit.

De la brièveté de la vie

(7) J'ai ouï dire, qu'un de ces voluptueux (si toutefois on peut nommer volupté ce complet oubli de la manière de vivre qui convient à l'homme), au moment où plusieurs bras l'enlevaient du bain et le plaçaient sur un siège, demanda : « Suis-je assis ? » Et cet homme,

qui ignore s'il est assis, pensez-vous qu'il puisse mieux savoir s'il vit, s'il voit, s'il est en repos ? Je ne saurais dire s'il mérite plus de pitié pour être capable d'une telle ignorance, que pour l'affecter :

(8) car si ces gens-là oublient réellement bien des choses, ils feignent aussi d'en oublier beaucoup. Certains vices les charment comme la preuve d'une situation brillante. Il n'appartient qu'à un homme obscur et méprisable de savoir ce qu'il fait. Allez maintenant dire que nos mimes chargent le tableau, quand ils tournent en ridicule les excès de notre luxe : à coup sûr ils en oublient beaucoup plus qu'ils n'en inventent. Oui, dans ce siècle ingénieux seulement pour le mal, les vices, chaque jour plus nombreux, ont pris un essor si incroyable, que l'on devrait plutôt accuser nos mimes d'en affaiblir la peinture. Quoi ! il existe un homme tellement énérvé par les plaisirs, qu'il ait besoin d'apprendre d'un autre s'il est assis !

(9) Un tel homme n'est point oisif : il faut lui donner un autre nom, il est malade ; bien plus, il est mort. Celui-là est oisif, qui a le sentiment de son oisiveté ; mais l'homme qui a besoin d'un autre pour connaître la position de son corps, comment pourrait-il être le maître de quelque portion de son temps ?

XIII.

(1) Il serait trop long de parler de ceux qui ont passé toute leur vie à jouer aux échecs, à la paume ou à exposer leur corps aux ardeurs d'un soleil brûlant. Ils ne sont point oisifs, ceux à qui les plaisirs donnent beaucoup d'affaires. Personne ne doute que ceux qui s'appliquent à d'inutiles études littéraires, ne se donnent beaucoup de peine pour ne rien faire : le nombre en est déjà assez grand chez nous autres Romains.

(2) C'était la maladie des Grecs de chercher quel était le nombre des rameurs d'Ulysse ; si l'Iliade fut écrite avant l'Odyssée, si ces deux poèmes étaient du même auteur ; et d'autres questions de cette importance, qui, à les garder pour vous, ne peuvent vous procurer aucune satisfaction inférieure, et que vous ne sauriez communiquer aux autres sans leur paraître non pas plus savant, mais plus ennuyeux.

(3) Ainsi, ne voilà-t-il pas les Romains possédés de cette étrange manie d'acquérir de vaines connaissances ! J'ai entendu ces jours derniers un certain philosophe rapporter ce que chacun des généraux romains avait fait le premier. Duillius avait, le premier, vaincu sur mer ; et le premier, Curius Dentatus, montré des éléphants dans son triomphe. Encore que ces connaissances ne mènent pas à la vraie gloire, elles tendent du moins à nous faire connaître par des exemples les exploits de nos concitoyens. Une telle science n'est guère profitable ; néanmoins, en dépit de sa futilité, elle a dans son objet quelque chose de spécieux.

(4) Apprenons à ceux qui aiment ces sortes de recherches, quel fut le premier qui engagea les Romains à monter sur un vaisseau : ce fut Claudius, surnommé pour cette raison Caudex, nom que les anciens donnaient à un assemblage de plusieurs planches ; d'où les tables publiques où sont inscrites nos lois ont été appelées codes ; et de nos jours encore, les bateaux qui, de temps immémorial, apportent à Rome ses subsistances par le Tibre, s'appellent caudicaies.

(5) Il est sans doute bien important de savoir que Valerius Corvinus s'empara, le premier, de la ville de Messana sana, et fut le premier de la maison Valeria qui, empruntant son nom d'une ville prise, fut appelé Messana, puis vulgairement Messala, au moyen du changement d'une lettre.

(6) Permis aussi de chercher à savoir que L. Sylla présenta le premier, dans le cirque, des lions en liberté, tandis qu'auparavant ils étaient attachés, et que le roi Bocchus envoya des archers pour les tuer. Eh bien ! passe encore pour cela. Mais que Pompée ait donné le premier au peuple un combat de dix-huit

éléphants, contre des malfaiteurs ; quel avantage peut-on tirer de la connaissance de ce fait ? Le premier citoyen de Rome, que son extrême bonté a fait comparer à nos anciens héros, crut donner un spectacle mémorable en inventant un nouveau moyen de faire périr les hommes. Ils combattent, c'est peu ; ils sont criblés de coups, ce n'est point encore assez : il faut, de plus, qu'ils soient écrasés par l'énorme masse des éléphants.

(7) Mieux valait laisser de pareilles actions dans l'oubli, pour empêcher que quelque homme puissant ne les connût dans la suite, et n'enchérît sur ces actes que réprouve l'humanité. O quelles profondes ténèbres répand dans l'esprit des mortels une grande prospérité ! Pompée se croyait au-dessus de la nature, lorsqu'il exposait tant d'infortunés à la fureur des bêtes féroces, nées sous un autre ciel ; lorsqu'il mettait aux prises des combattants de forces si disproportionnées, et versait des flots de sang sous les yeux du peuple romain, qu'il devait bientôt forcer d'en répandre davantage. Plus tard ce même homme, victime d'une affreuse perfidie de la part des Alexandrins, présenta sa tête au fer du dernier des esclaves, et comprit alors sans doute le vain étalage de son surnom.

(8) Mais pour revenir au sujet dont je me suis écarté, je vais encore exposer les inutiles efforts de quelques hommes sur des objets différents. Le même savant racontait que Metellus, après sa victoire sur les Cathaginois en Sicile, fut le seul de nos généraux qui fit marcher devant son char de triomphe cent vingt éléphants captifs ; que Sylla fut le dernier des Romains qui agrandit l'enceinte de la ville, ce qui, chez nos ancêtres, ne se pratiquait jamais qu'à la suite de la conquête de quelque territoire en Italie, et non dans les provinces. Il est cependant plus utile de savoir cela, que d'apprendre que le mont Aventin était en dehors des murs, pour l'une de ces deux raisons : ou que le peuple s'y était retiré autrefois, ou que Remus, s'étant placé sur cette montagne pour considérer le vol des oiseaux, les auspices ne lui avaient pas été favorables. Enfin, il est une infinité d'autres traditions de ce genre, qui sont des fictions ou ressemblent à des mensonges. Mais, en accordant que ceux qui les reproduisent soient de bonne foi, et prêts à les appuyer par des preuves, de qui pourront-elles corriger les travers ou réprimer les passions ? qui rendront-elles plus courageux, plus juste, plus libéral Notre ami Fabianus doutait s'il ne valait pas mieux ne rien apprendre, que de s'embarasser de pareilles études.

XIV.

(1) Ceux-là seuls jouissent du repos, qui se consacrent à l'étude de la sagesse. Seuls ils vivent ; car non seulement ils mettent à profit leur existence, mais ils y ajoutent celle de toutes les générations. Toutes les années qui ont précédé leur naissance leur sont acquises. A moins d'être tout à fait ingrats, nous ne pouvons nier que les illustres fondateurs de ces opinions sublimes ne soient nés pour nous, et ne nous aient préparé la vie. Ces admirables connaissances qu'ils ont tirées des ténèbres et mises au grand jour, c'est grâce à leurs travaux que nous y sommes initiés. Aucun siècle ne nous est interdit : tous noirs sont ouverts ; et si la grandeur de notre esprit nous porte à sortir des entraves de la faiblesse humaine, grand est l'espace de temps que nous pouvons parcourir.

(2) Je puis discuter avec Socrate, douter avec Carnéade, jouir du repos avec Épicure ; avec les stoïciens, vaincre la nature humaine ; avec les cyniques, dépasser sa portée ; enfin, marcher d'un pas égal avec la nature elle-même, être contemporain de tous les siècles. Pourquoi, de cet intervalle de temps si court, si incertain, lie m'élancerais-je pas vers ces espaces immenses, éternels, qui me mettraient en communauté avec les meilleurs des hommes ?

(3) Les insensés, qui sans cesse en démarche pour rendre de vains devoirs, tourmentants pour eux et pour les autres, se seront livrés tout à leur aise à leur manie, auront été frapper chaque jour à toutes les portes, n'auront passé outre devant aucune de celles qu'ils auront trouvées ouvertes, et auront colporté dans toutes les maisons leurs hommages intéressés, combien de personnes auront-ils pu voir dans cette ville immense et agitée de tant de passions diverses ?

De la brièveté de la vie

(4) Combien de grands dont le sommeil, les débauches ou la dureté les auront éconduits ? combien, après les ennuis d'une longue attente, leur échapperont en feignant une affaire pressante ? combien d'autres, évitant de paraître dans le vestibule rempli de clients, s'échapperont par quelque issue secrète, comme s'il n'était pas plus dur de tromper que de refuser sa porte ! combien à moitié endormis et la tête encore lourde des excès de la veille, entrouvriront à peine les lèvres pour balbutier, avec un bâillement dédaigneux, gueux, le nom mille fois annoncé de ces infortunés, qui ont hâté leur réveil pour attendre celui des autres !

(5) Ceux-là, nous pouvons le dire, s'attachent à leurs véritables devoirs, qui tous les jours ont avec les Zénon, les Pythagore, les Démocrite, les Aristote, les Théophraste, et les autres précepteurs de la morale et de la science, des relations intimes et familières. Aucun de ces sages qui n'ait le loisir de les recevoir ; aucun qui ne renvoie ceux qui sont venus à lui, plus heureux et plus affectionnés à sa personne ; aucun qui souffre que vous sortiez d'auprès de lui les mains vides, Nuit et jour leur accès est ouvert à tous les mortels.

XV.

(1) Nul d'entre eux ne vous forcera de mourir, tous vous apprendront à quitter la vie ; aucun ne vous fera perdre vos années, chacun y ajoutera les siennes ; nul ne vous compromettra par ses discours ; nul n'exposera vos jours par son amitié, et ne vous fera chèrement acheter sa faveur. Vous retirerez d'eux tout ce que vous voudrez ; et il ne tiendra pas à eux que, plus vous aurez puisé à cette source abondante, plus vous y puisiez de nouveau.

(2) Quelle félicité, quelle belle vieillesse sont réservées à celui qui s'est mis sous leur patronage ! il aura des amis avec lesquels il pourra délibérer sur les plus grandes comme sur les plus petites affaires, recevoir tous les jours des conseils, entendre la vérité sans injure, la louange sans flatterie, et les prendre pour modèles.

(3) On dit souvent qu'il n'a pas été en notre pouvoir de choisir nos parents ; que le sort nous les a donnés. Il est pourtant une naissance qui dépend de nous. Il existe plusieurs familles d'illustres génies ; choisissez celle où vous désirez être admis, vous y serez adopté, non seulement pour en prendre le nom, mais les biens, et vous ne serez point tenu de les conserver en homme avare et sordide ; ils s'augmenteront au fur et à mesure que vous en ferez part à plus de monde.

(4) Ces grands hommes vous ouvriront le chemin de l'éternité, et vous élèveront à une hauteur d'où personne ne pourra vous faire tomber. Tel est le seul moyen d'étendre une vie mortelle, et même de la changer en immortalité. Les honneurs, les monuments, tout ce que l'ambition obtient par des décrets, tous les trophées qu'elle peut élever, s'écroulent promptement : le temps ruine tout, et renverse en un moment ce qu'il a consacré. Mais la sagesse est au-dessus de ses atteintes. Aucun siècle ne pourra ni la détruire, ni l'altérer. L'âge suivant et ceux qui lui succéderont, ne feront qu'ajouter, à la vénération qu'elle inspire ; car l'envie s'attache à ce qui est proche, et plus volontiers l'on admire ce qui est éloigné.

(5) La vie du sage est donc très étendue ; elle n'est pas renfermée dans les bornes assignées au reste des mortels. Seul il est affranchi des lois du genre humain : tous les siècles lui sont soumis comme à Dieu : le temps passé, il en reste maître par le souvenir ; le présent, il en use ; l'avenir, il en jouit d'avance. Il se compose une longue vie par la réunion de tous les temps en un seul.

XVI.

(1) Mais combien est courte et agitée la vie de ceux qui oublient le passé, négligent le présent, craignent pour l'avenir ! Arrivés au dernier moment, les malheureux comprennent trop tard qu'ils ont été si longtemps occupés à ne rien faire.

De la brièveté de la vie

(2) Et, de ce qu'ils invoquent quelquefois la mort, n'allez pas en conclure que leur vie soit longue : leur folie les agite de passions désordonnées qui les précipitent même vers ce qu'ils craignent ; aussi ne désirent-ils souvent la mort que parce qu'ils la redoutent.

(3) Ne regardez pas non plus comme une preuve qu'ils vivent longtemps, si le jour, souvent, leur paraît long, et qu'en attendant le moment fixé pour leur souper, ils se plaignent que les heures s'écoulent avec lenteur ; car si quelquefois leurs occupations les quittent, ils sont tout accablés du loisir qu'elles leur laissent ; ils ne savent ni comment en faire usage, ni comment s'en débarrasser : aussi cherchent-ils une occupation quelconque : et tout le temps intermédiaire devient un fardeau pour eux. Cela certes est si vrai, que, si un jour a été indiqué pour un combat de gladiateurs, ou si l'époque de tout autre spectacle ou divertissement est attendue, ils voudraient franchir tous les jours d'intervalle.

(4) Tout retardement à l'objet qu'ils désirent leur semble long. Mais le moment après lequel ils soupirent est court et fugitif, et devient encore plus rapide par leur faute ; car d'un objet ils passent à un autre, et aucune passion ne peut seule les captiver. Pour eux les jours ne sont pas longs mais insupportables. Combien, au contraire, leur paraissent courtes les nuits qu'ils passent dans les bras des prostituées et dans les orgies !

(5) Aussi les poètes, dont le délire entretient par des fictions les égarements des hommes, ont-ils feint que Jupiter, enivré des délices d'une nuit adultère en doubla la durée. N'est-ce pas exciter nos vices que de les attribuer aux dieux, et de donner pour excuse à la licence de nos passions les excès de la Divinité ? Pourraient-elles ne leur point paraître courtes, ces nuits qu'ils achètent si cher ? Ils perdent le jour dans l'attente de la nuit, et la nuit dans la crainte du jour.

XVII.

(1) Leurs plaisirs mêmes sont agités ; ils sont en proie à mille terreurs ; et au sein de leurs jouissances cette pensée importune se présente à leur esprit : "Combien ce bonheur doit-il durer ?" triste réflexion qui a souvent fait gémir sur leur puissance les rois, moins satisfaits de leur grandeur présente qu'effrayés de l'idée de son terme.

(2) Lorsque dans des plaines immenses Xerxès déployait son armée tellement nombreuse, que, ne pouvant en faire le dénombrement, il la mesurait par l'étendue du terrain qu'elle couvrait, ce monarque si orgueilleux ne put retenir ses larmes, en songeant que de cette multitude d'hommes à la fleur de l'âge, aucun n'existerait dans cent ans. Mais lui, qui pleurait ainsi, il allait dans un bien court intervalle, faire périr soit sur terre, soit sur mer, dans le combat ou dans la fuite, ces mêmes hommes pour lesquels il redoutait la révolution d'un siècle.

(3) Mais que dis-je ? leurs joies mêmes sont inquiètes ; car elles ne reposent pas sur des fondements solides : la même vanité qui les fait naître, les trouble. Que doivent être, pensez-vous, les moments de leur vie, qui, de leur aveu même, sont malheureux, si ceux dont ils s'enorgueillissent et qui semblent les élever au-dessus de l'humanité, sont loin de leur offrir un bonheur sans mélange ?

(4) Les plus grands biens ne sont point exempts de sollicitude, et la plus haute fortune doit inspirer le moins de confiance. Le bonheur est nécessaire pour conserver le bonheur, et les vœux exaucés exigent d'autres vœux. Tout ce que donne le hasard est peu stable ; et plus il vous élève, plus haut il vous suspend au bord du précipice. Or, personne ne doit se complaire à des biens si fragiles. Elle est donc non seulement très courte, mais aussi très malheureuse la vie de ceux qui se procurent avec de grands efforts ce qu'ils ne peuvent conserver qu'avec des efforts plus grands encore :

(5) ils acquièrent avec peine ce qu'ils désirent, et possèdent avec inquiétude ce qu'ils ont acquis. On ne tient cependant aucun compte d'un temps qui ne doit plus revenir : il d'anciennes occupations on en substitue

de nouvelles ; un espoir accompli fait naître un autre espoir ; l'ambition provoque l'ambition. On ne cherche point la fin des peines, seulement on en change l'objet. S'est-on tourmenté pour parvenir aux honneurs, on perd plus de temps encore, afin d'y faire arriver les autres. Candidats, sommes-nous à la fin de nos brigues, nous devenons sollicitateurs pour autrui. Avons-nous déposé la pénible fonction d'accusateur ; nous aspirons à celle de juge. A-t-on cessé d'être juge, on veut présider le tribunal. Cet agent mercenaire a vieilli pour gérer la fortune d'un autre : maintenant la sienne l'absorbe tout entier.

(6) Marius a quitté la chaussure du soldat : il devient consul. Quintius se hâte de déposer la dictature : il va bientôt être encore une fois arraché à sa charrue. Il marchera contre les Carthaginois, dès avant l'âge requis pour une si grande entreprise ; Scipion vainqueur d'Annibal, vainqueur d'Antiochus, ornement de son propre consulat, caution de celui de son frère ; et si lui-même n'y met obstacle, il sera placé à côté de Jupiter. Plus tard, des citoyens séditieux n'en poursuivront pas moins le sauveur de Rome ; et après qu'il aura dédaigné dans sa jeunesse des honneurs qui l'eussent égalé aux dieux, sa vieillesse ambitieuse se complaira dans nu exil sans terme. Jamais on ne manquera de motifs heureux ou malheureux de sollicitude : les affaires nous interdiront le repos toujours désiré, jamais obtenu.

XVIII.

(1) Séparez-vous donc du vulgaire, mon cher Paulinus ; et pour rentrer enfin paisiblement au port, n'attendez pas que toute votre vie ait essuyé la tempête. Songez combien de fois vous avez bravé les flots, combien de tempêtes privées vous avez soutenues, combien d'orages publics vous avez attirés sur votre tête. Assez longtemps votre vertu s'est montrée dans les fatigues d'une vie pénible, agitée ; éprouvez ce qu'elle pourra faire au sein du repos. Vous avez consacré à la république la plus grande, et certes la meilleure partie de votre vie ; prenez aussi un peu de temps pour vous.

(2) Ce n'est point à un repos plein d'indolence et d'inertie que je vous convie ; ce n'est ni dans le sommeil ni dans les voluptés chéries de la foule que je veux vous voir ensevelir tout ce qu'il y a en vous de vivacité et d'énergie. Ce n'est pas là se reposer. Vous trouverez encore des occupations plus importantes que celles dont vous vous êtes si activement acquitté jusqu'à ce jour, et vous y vaquerez à loisir et en sécurité.

(3) Vous administrez les revenus de l'univers avec autant de désintéressement que ceux d'autrui, autant de zèle que les vôtres, autant d'intégrité que ceux de la république. Vous savez vous concilier l'affection dans une position où il est difficile d'éviter la haine : mais cependant, croyez-moi, mieux vaut s'occuper à régler les comptes de sa vie que ceux des subsistances publiques.

(4) Cette force d'esprit, capable des plus grandes choses, cessez de la consacrer à un ministère honorable sans doute, mais peu propre à rendre la vie heureuse, et appliquez-la désormais à vous-même. Songez que si, depuis votre premier âge, vous avez cultivé assidûment de nobles études, ce n'était point pour devenir le dépositaire fidèle de plusieurs milliers de mesures de blé. Vous donniez de plus grandes et plus hautes espérances. On ne manquera points d'hommes qui joignent au goût du travail une intégrité scrupuleuse. Les bêtes de somme sont plus propres à porter un fardeau que les coursiers de race : qui osa jamais ralentir leur généreuse vivacité sous un lourd bagage ? Réfléchissez, en outre, combien de sollicitude entraîne une charge si pénible : c'est à l'estomac de l'homme que vous avez affaire : un peuple affamé n'entend point raison ; l'équité ne saurait le calmer, ni les prières le fléchir.

(5) Naguère, dans les journées qui précédèrent ou suivirent immédiatement sa mort, C. César, si l'on conserve encore quelque sentiment dans les enfers, dut regretter amèrement de laisser le peuple romain sain et sauf, car il ne restait de subsistances que pour sept ou huit jours ; et tandis qu'avec des vaisseaux il construisait des ponts, et se jouait de la puissance de l'empire, on était à la veille de subir le dernier des maux, même pour des assiégés, la disette. Peu s'en fallut que la mort, la famine et la ruine générale qui en est presque toujours la suite, n'accompagnassent cette imitation d'un roi insensé, d'un roi étranger, si

malencontreusement superbe.

(6) Dans quelle situation d'esprit durent être les magistrats chargés des approvisionnements publics ! Menacés du fer, des pierres, du feu, de la fureur de Caius, ils mirent un soin extrême à dissimuler un mal qu'aucun symptôme n'avait encore trahi. C'était agir sagement : car il est des malades qu'il faut laisser dans l'ignorance de leur mal ; beaucoup d'hommes sont morts pour l'avoir connu.

XIX.

(1) Cherchez donc un asile dans des occupations plus tranquilles, plus sûres, plus hautes. Veiller à ce que les arrivages du blé s'effectuent sans fraude, à ce qu'il soit soigneusement emmagasiné dans les greniers, de peur qu'il ne s'échauffe ou qu'il ne se gâte par l'humidité, enfin à ce que la mesure et le poids s'y trouvent ; pensez-vous, que de tels soins puissent être comparés à ces saintes et sublimes études qui vous révéleront la nature des dieux, leurs plaisirs, leur condition, leur forme ? vous feront connaître la destinée réservée à notre âme ? dans quel lieu doit nous placer la nature quand nous serons dégagés des liens corporels ? quelle puissance soutient, au milieu de l'espace, les corps les plus pesants ; au-dessus, les plus légers ; porte la matière ignée dans les régions les plus hautes ; imprime aux astres leur révolution ; produit enfin mille autres phénomènes encore plus merveilleux ?

(2) Voulez-vous abandonnant la terre, élever votre esprit à ces hautes connaissances ? Maintenant que votre sang circule avec chaleur, et que vous êtes dans la force de l'âge, dirigez-vous vers ces objets dignes de votre préférence. Vous trouverez, dans ce genre de vie, l'enthousiasme des sciences utiles, l'amour et la pratique de la vertu, l'oubli des passions, l'art de vivre et de mourir, un calme inaltérable.

XX.

(1) La condition de tous les gens occupés est malheureuse : plus malheureuse est celle des hommes qui chargent leur vie de soins qui ne sont pas pour eux, attendant[pour dormir qu'un autre dorme, pour faire un pas qu'un autre marche, pour manger qu'un autre ait appétit. L'amitié, la haine, les plus libres de toutes les affections, sont chez eux à commandement. Ceux-là, s'ils veulent savoir combien leur vie est courte, n'ont qu'à supputer la part qui en revient à leur usage.

(2) Quoique vous les ayez vus souvent revêtus de la prétexte, quoique leur nom soit connu dans le forum, n'en soyez pas jaloux : ces avantages, ils les achètent aux dépens de leurs jours, et pour le plaisir d'attacher leur nom à une année, ils perdront toutes celles de leur vie. Quelques-uns prennent leur essor ambitieux vers les hauts emplois, et dans cette lutte, dès leurs premiers efforts, la mort vient moissonner leurs jeunes ans : d'autres, après être parvenus, à force de bassesses, jusqu'au faite des honneurs, ont été affligés par la triste pensée, qu'ils n'avaient travaillé que pour faire graver un vain titre sur leur tombe. Il en est enfin dont la décrépitude, tout occupée des fraîches espérances qui ne conviennent qu'à la jeunesse, a succombé de faiblesse au milieu de leurs grands et malencontreux efforts.

(3) Honte à ce vieillard qui a rendu l'âme comme il défendait de vils plaideurs et recherchait les applaudissements d'un auditoire ignorant ! Honte à celui qui, plus tôt lassé de vivre que de travailler, a succombé au milieu de ces occupations ! Honte à celui qui, expirant sur les trésors qu'il amassait, devient la risée d'un héritier qu'il a longtemps fait attendre !

(4) Je ne puis passer sous silence un exemple qui se présente à mon esprit. Turannius, vieillard d'une activité et d'une exactitude rares, était chargé de l'approvisionnement de Rome. Ayant à l'âge de quatre-vingt-dix ans, reçu de Caius César, sans l'avoir offerte, la démission de sa charge, il se mit au lit, et ordonna à ses esclaves rassemblés autour de lui, de le pleurer comme mort. Toute la maison s'affligeait du

loisir de son maître ; et les lamentations ne cessèrent que lorsqu'il fut rendu à ses fonctions. Est-il donc si doux de mourir occupé ?

(5) La plupart des hommes ont le même désir ; la manie du travail survit en eux au pouvoir de travailler ; ils luttent contre la faiblesse du corps, et la vieillesse ne leur paraît fâcheuse, que parce qu'elle les éloigne des affaires. La loi dispense à cinquante ans de porter les armes, à soixante d'assister aux assemblées du sénat ; les hommes ont plus de peine à obtenir le repos d'eux-mêmes que de la loi.

(6) Cependant, qu'ils sont entraînés et entraînent les autres, que l'un trouble la paix de l'autre, qu'ils se rendent réciproquement malheureux, la vie passe sans fruit, sans plaisir, sans aucun profit pour l'âme ; nul ne voit la mort en perspective, chacun porte au loin ses espérances. Quelques-uns même règlent, pour un temps où ils ne seront plus, la construction de vastes mausolées, la dédicace de monuments publics, les jeux qui se célébreront auprès de leur bûcher, enfin tout l'attirail d'orgueilleuses obsèques, de magnifiques pompes funèbres. Mais, en vérité, les funérailles de ces gens-là devraient comme s'ils avaient très peu vécu, se faire à la lueur des torches et des flambeaux.

Ad Paulium

DE BREVITATE VITAE

I.

1 Maior pars mortalium, Pauline, de naturae malignitate conqueritur, quod in exiguum aevi gignimur, quod haec tam uelociter, tam rapide dati nobis temporis spatia decurrant, adeo ut exceptis admodum paucis ceteros in ipso uitae apparatus uita destituat. Nec huic publico, ut opinantur, malo turba tantum et imprudens uulgus ingemuit ; clarorum quoque uirorum hic affectus querellas euocauit.

2 Inde illa maximi medicorum exclamatio est : "uitam breuem esse, longam artem". Inde Aristotelis cum rerum natura exigentis minime conueniens sapienti uiro lis : "aetatis illam animalibus tantum indulsisse, ut quina aut dena saecula educerent, homini in tam multa ac magna genito tanto ceteriorem terminum stare."

3 Non exiguum temporis habemus, sed multum perdidimus. Satis longa uita et in maximarum rerum consummationem large data est, si tota bene collocaretur ; sed ubi per luxum ac negligentiam diffluit, ubi nulli bonae rei impenditur, ultima demum necessitate cogente, quam ire non intelleximus transisse sentimus.

4 Ita est : non accipimus breuem uitam sed fecimus, nec inopes eius sed prodigi sumus. Sicut amplae et regiae opes, ubi ad malum dominum peruenerunt, momento dissipantur, at quamuis modicae, si bono custodi traditae sunt, usu crescunt : ita aetas nostra bene disponenti multum patet.

II.

1 Quid de rerum natura querimur ? Illa se benigne gessit : uita, si uti scias, longa est. [At] alium insatiabilis tenet auaritia ; alium in superuacuis laboribus operosa sedulitas ; alius uino madet, alius inertia torpet ; alium defetigat ex alienis iudiciis suspensa semper ambitio, alium mercandi praeceptis cupiditas circa omnis terras, omnia maria spe lucri ducit ; quosdam torquet cupido militiae numquam non aut alienis periculis intentos aut suis anxios ; sunt quos ingratus superiorum cultus uoluntaria seruitute consumat ;

2 multos aut affectatio alienae formae aut suae querella detinuit ; plerosque nihil certum sequentis uaga et inconstans et sibi displicens leuitas per noua consilia iactauit ; quibusdam nihil quo cursum derigant placet, sed marcentis oscitantisque fata deprendunt, adeo ut quod apud maximum poetarum more oraculi dictum est uerum esse non dubitem : "Exigua pars est uitae qua uiuimus. Ceterum quidem omne spatium non uita sed tempus est.

3 Urgent et circumstant uitia undique nec resurgere aut in dispectum ueri attollere oculos sinunt. Et immersos et in cupiditatem infixos premunt, numquam illis recurrere ad se licet. Si quando aliqua fortuito quies contigit, uelut profundo mari, in quo post uentum quoque uolutatio est, fluctuantur nec umquam illis a cupiditatibus suis otium stat.

4 De istis me putas dicere, quorum in confesso mala sunt ? Aspice illos ad quorum felicitatem concurrunt : bonis suis effocantur. Quam multis diuitiae graues sunt ! Quam multorum eloquentia et cotidiana ostentandi ingenii sollicitatio sanguinem educit ! Quam multi continuis uoluptatibus pallent ! Quam multis nihil liberi relinquit circumfusus clientium populus ! Omnis denique istos ab infimis usque ad summos pererra : hic aduocat, hic adest, ille periclitatur, ille defendit, ille iudicat, nemo se sibi uindicat, alius in alium consumitur. Interroga de istis quorum nomina ediscuntur, his illos dinosci uidebis notis : ille illius ius cultor est, hic illius ; suus nemo est.

5 Deinde dementissima quorundam indignatio est : queruntur de superiorum fastidio, quod ipsis adire uolentibus non uacauerint ! Audet quisquam de alterius superbia queri, qui sibi ipse numquam uacat ? Ille tamen te, quisquis es, insolenti quidem uultu sed aliquando respexit, ille aures suas ad tua uerba demisit, ille te ad latus suum recepit : tu non inspicere te umquam, non audire dignatus es. Non est itaque quod ista officia cuiquam imputes, quoniam quidem, cum illa faceres, non esse cum alio uolebas, sed tecum esse non poteras.

III.

1 Omnia licet quae umquam ingenia fulserunt in hoc unum consentiant, numquam satis hanc humanarum mentium caliginem mirabuntur : praedia sua occupari a nullo patiuntur et, si exigua contentio est de modo finium, ad lapides et arma discurrunt ; in uitam suam incedere alios sinunt, immo uero ipsi etiam possessores eius futuros inducunt ; nemo inuenitur qui pecuniam suam diuidere uelit, uitam unusquisque quam multis distribuit ! Adstricti sunt in continendo patrimonio, simul ad iacturam temporis uentum est, profusissimi in eo cuius unius honesta auaritia est.

2 Libet itaque ex seniorum turba comprehendere aliquem : "Peruenisse te ad ultimum aetatis humanae uidemus, centesimus tibi uel supra premitur annus : agedum, ad computationem aetatem tuam reuoca. Duc quantum ex isto tempore creditor, quantum amica, quantum rex, quantum cliens abstulerit, quantum lis uxoria, quantum seruorum coercitio, quantum officiosa per urbem discursatio ; adice morbos quos manu fecimus, adice quod et sine usu iacuit : uidebis te pauciores annos habere quam numeras.

3 Repete memoria tecum quando certus consilii fueris, quotus quisque dies ut destinaueras recesserit, quando tibi usus tui fuerit, quando in statu suo uultus, quando animus intrepidus, quid tibi in tam longo aeuo facti operis sit, quam multi uitam tuam diripuerint te non sentiente quid perderes, quantum uanus dolor, stulta laetitia, auida cupiditas, blanda conuersatio abstulerit, quam exiguum tibi de tuo relictum sit : intelleges te immaturum mori."

4 Quid ergo est in causa ? Tamquam semper uicturi uiuatis, numquam uobis fragilitas uestra succurrit, non obseruatis quantum iam temporis transierit ; uelut ex pleno et abundanti perditis, cum interim fortasse ille ipse qui alicui uel homini uel rei donatur dies ultimus sit. Omnia tamquam mortales timetis, omnia tamquam immortales concupiscitis.

5 Audies plerosque dicentes : "A quinquagesimo anno in otium secedam, sexagesimus me annus ab officiis dimittet." Et quem tandem longioris uitae praedem accipis ? Quis ista sicut disponis ire patietur ? Non pudet te reliquias uitae tibi reseruare et id solum tempus bonae menti destinare quod in nullam rem conferri possit ? Quam seruum est tunc uiuere incipere cum desinendum est ? Quae tam stulta mortalitatis obliuio in quinquagesimum et sexagesimum annum differre sana consilia et inde uelle uitam inchoare quo pauci perduxerunt ?

IV.

1 Potentissimis et in altum sublatis hominibus excidere uoces uidebis quibus otium optent, laudent, omnibus bonis suis praeferant. Cupiunt interim ex illo fastigio suo, si tuto liceat, descendere ; nam ut nihil extra lacessat aut quatiat, in se ipsa fortuna ruit.

2 Diuus Augustus, cui dii plura quam ulli praestiterunt, non desiit quietem sibi precari et uacationem a re publica petere ; omnis eius sermo ad hoc semper reuolutus est, ut speraret otium : hoc labores suos, etiam si falso, dulci tamen oblectabat solacio, aliquando se uicturum sibi.

3 In quadam ad senatum missa epistula, cum requiem suam non uacuum fore dignitatis nec a priore gloria discrepantem pollicitus esset, haec uerba inueni : "Sed ista fieri speciosius quam promitti possunt. Me tamen cupido temporis optatissimi mihi prouexit, ut quoniam rerum laetitia moratur adhuc, praeciperem aliquid uoluptatis ex uerborum dulcedine."

4 Tanta uisa est res otium, ut illam, quia usu non poterat, cogitatione praesumeret. Qui omnia uidebat ex se uno pendente, qui hominibus gentibusque fortunam dabat, illum diem laetissimus cogitabat quo magnitudinem suam exueret.

5 Expertus erat quantum illa bona per omnes terras fulgentia sudoris exprimerent, quantum occultarum sollicitudinum tegerent : cum ciuibus primum, deinde cum collegis, nouissime cum affinibus coactus armis decernere mari terraque sanguinem fudit. Per Macedoniam, Siciliam, Aegyptum, Syriam Asiamque et omnes prope oras bello circumactus Romana caede lassos exercitus ad externa bella conuertit. Dum Alpes pacat immixtosque mediae paci et imperio hostes perdomat, dum [ut] ultra Rhenum et Euphraten et Danuuium terminos mouet, in ipsa urbe Murenarum, Caepionis Lepidi, Egnatarum, aliorum in eum mucrones acuebantur.

6 Nondum horum effugerat insidias : filia et tot nobiles iuuenes adulterio uelut sacramento adacti iam infractam aetatem territabant Paulusque et iterum timenda cum Antonio mulier. Haec ulcera cum ipsis membris absciderat : alia subnascebantur ; uelut graue multo sanguine corpus parte semper aliqua rumpebatur. Itaque otium optabat, in huius spe et cogitatione labores eius residebant, hoc uotum erat eius qui uoti compotes facere poterat.

V.

1 M. Cicero inter Catilinas, Clodios iactatus Pompeiosque et Crassos, partim manifestos inimicos, partim dubios amicos, dum fluctuatur cum re publica et illam pessimum euntem tenet, nouissime abductus, nec secundis rebus quietus nec aduersarum patiens, quotiens illum ipsum consulatum suum non sine causa sed sine fine laudatum detestatur !

2 Quam flebiles uoces exprimit in quadam ad Atticum epistula iam uicto patre Pompeio, adhuc filio in Hispania fracta arma refouente ! "Quid agam", inquit, "hic, quaeris ? Moror in Tusculano meo semilibero." Alia deinceps adicit, quibus et priorem aetatem complorat et de praesenti queritur et de futura desperat.

3 Semilibero se dixit Cicero : at me hercules numquam sapiens in tam humile nomen procedet, numquam semilibero erit, integrae semper libertatis et solidae, solutus et sui iuris et altior ceteris. Quid enim supra eum potest esse qui supra fortunam est ?

VI.

1 Liuius Drusus, uir acer et uehemens, cum leges nouas et mala Gracchana mouisset stipatus ingenti totius Italiae coetu, exitum rerum non peruidens, quas nec agere licebat nec iam liberum erat semel incohatas relinquere, exsecratus inquietam a primordiis uitam dicitur dixisse : uni sibi ne puero quidem umquam ferias contigisse. Ausus est enim et pupillus adhuc et praetextatus iudicibus reos commendare et gratiam suam foro interponere tam efficaciter quidem, ut quaedam iudicia constet ab illo raptam.

2 Quo non erumperet tam immatura ambitio ? Scires in malum ingens et priuatum et publicum euasuram tam praecoquam audaciam. Sero itaque querebatur nullas sibi ferias contigisse a puero seditiosus et foro grauis. Disputatur an ipse sibi manus attulerit ; subito enim uulnere per inguen accepto collapsus est, aliquo dubitante an mors eius uoluntaria esset, nullo an tempestiua.

3 Superuacuum est commemorare plures qui, cum aliis felicissimi uiderentur, ipsi in se uerum testimonium dixerunt perosi omnem actum annorum suorum ; sed his querellis nec alios mutauerunt nec se ipsos : nam cum uerba eruperunt, affectus ad consuetudinem relabuntur.

4 Vestra me hercules uita, licet supra mille annos exeat, in artissimum contrahetur : ista uitia nullum non saeculum deuorabunt ; hoc uero spatium, quod quamuis natura currit ratio dilatat, cito uos effugiat necesse est ; non enim apprenditis nec retinetis uel ocissimae omnium rei moram facitis, sed abire ut rem superuacuum ac reparabilem sinitis.

VII.

1 In primis autem et illos numero qui nulli rei nisi uino ac libidini uacant ; nulli enim turpius occupati sunt. Ceteri, etiam si uana gloriae imagine teneantur, speciose tamen errant ; licet auaros mihi, licet iracundos enumeres uel odia exercentes iniusta uel bella, omnes isti uirilius peccant : in uentrem ac libidinem projectorum inhonesta tabes est.

2 Omnia istorum tempora excute, aspice quam diu computent, quam diu insidientur, quam diu timeant, quam diu colant, quam diu colantur, quantum uadimonia sua atque aliena occupent, quantum conuiuia, quae iam ipsa officia sunt : uidebis quemadmodum illos respirare non sinant uel mala sua uci bona.

3 Denique inter omnes conuenit nullam rem bene exerceri posse ab homine occupato, non eloquentiam, non liberales disciplinas, quando districtus animus nihil altius recipit sed omnia uelut inculcata respuit. Nihil minus est hominis occupati quam uiuere : nullius rei difficilior scientia est. Professores aliarum artium uulgo multique sunt, quasdam uero ex his pueri admodum ita percepisse uisi sunt, ut etiam praecipere possent : uiuere tota uita discendum est et, quod magis fortasse miraberis, tota uita discendum est mori.

4 Tot maximi uiri, relictis omnibus impedimentis, cum diuitiis, officiis, uoluptatibus renuntiassent, hoc unum in extremam usque aetatem egerunt ut uiuere scirent ; plures tamen ex his nondum se scire confessi uita abierunt, nedum ut isti sciant.

5 Magni, mihi crede, et supra humanos errores eminentis uiri est nihil ex suo tempore delibari sinere, et ideo eius uita longissima est, quia, quantumcumque patuit, totum ipsi uacauit. Nihil inde incultum otiosumque iacuit, nihil sub alio fuit, neque enim quicquam repperit dignum quod cum tempore suo permutaret custos eius parcissimus. Itaque satis illi fuit : iis uero necesse est defuisse ex quorum uita multum populus tulit.

6 Nec est quod putes hinc illos aliquando non intellegere damnum suum : plerosque certe audies ex iis quos magna felicitas grauat inter clientium greges aut causarum actiones aut ceteras honestas miserias exclamare interdum : "Viueri mihi non licet."

7 Quidni non liceat ? Omnes illi qui te sibi aduocant tibi abducunt. Ille reus quot dies abstulit ? Quot ille candidatus ? Quot illa anus efferendis heredibus lassa ? Quot ille ad irritandam auaritiam captantium simulatus aeger ? Quot ille potentior amicus, qui uos non in amicitiam sed in apparatu habet ? Dispunge, inquam, et recense uitae tuae dies : uidebis paucos admodum et reiculos apud te resedissee.

8 Assecutus ille quos optauerat fascis cupit ponere et subinde dicit : "Quando hic annus praeteribit ? " Facit ille ludos, quorum sortem sibi obtingere magno aestimauit : "Quando", inquit, "istos effugiam ? " Diripitur ille toto foro patronus et magno concursu omnia ultra quam audiri potest complet : "Quando", inquit, "res proferentur ? " Praecipitat quisque uitam suam et futuri desiderio laborat, praesentium taedio.

9 At ille qui nullum non tempus in usus suos confert, qui omnes dies tamquam ultimum ordinat, nec optat crastinum nec timet. Quid enim est quod iam ulla hora nouae uoluptatis possit afferre ? Omnia nota, omnia ad satietatem percepta sunt. De cetero fors fortuna ut uolet ordinet : uita iam in tuto est. Huic adici potest, detrahi nihil, et adici sic quemadmodum saturo iam ac pleno aliquid cibi : quod nec desiderat [et] capit.

10 Non est itaque quod quemquam propter canos aut rugas putes diu uixisse : non ille diu uixit, sed diu fuit. Quid enim, si illum multum putes nauigasse quem saeua tempestas a portu exceptum huc et illuc tulit ac uicibus uentorum ex diuerso furentium per eadem spatia in orbem egit ? Non ille multum nauigauit, sed multum iactatus est.

VIII.

1 Mirari soleo cum uideo aliquos tempus petentes et eos qui rogantur facillimos ; illud uterque spectat propter quod tempus petitum est, ipsum quidem neuter : quasi nihil petitur, quasi nihil datur. Re omnium pretiosissima luditur ; fallit autem illos, quia res incorporalis est, quia sub oculos non uenit ideoque uilissima aestimatur, immo paene nullum eius pretium est.

2 Annua, congiaria homines carissime accipiunt et illis aut laborem aut operam aut diligentiam suam locant : nemo aestimat tempus ; utuntur illo laxius quasi gratuito. At eosdem aegros uide, si mortis periculum propius admotum est, medicorum genua tangentes, si metuunt capitale supplicium, omnia sua, ut uiuant, paratos impendere ! Tanta in illis discordia affectuum est !

3 Quodsi posset quem—admodum praeteritorum annorum cuiusque numerus proponi, sic futurorum, quomodo illi qui paucos uiderent superesse trepidarent, quomodo illis parcerent ! Atqui facile est quamuis exiguum dispensare quod certum est ; id debet seruari diligentius quod nescias quando deficiat.

4 Nec est tamen quod putes illos ignorare quam cara res sit : dicere solent eis quos ualdissime diligunt paratos se partem annorum suorum dare : dant nec intellegunt : dant autem ita ut sine illorum incremento sibi detrahant. Sed hoc ipsum an detrahant nesciunt ; ideo tolerabilis est illis iactura detrimenti latentis. 5 Nemo restituet annos, nemo iterum te tibi reddet. Ibit qua coepit aetas nec cursum suum aut reuocabit aut supprimet ; nihil tumultuabitur, nihil admonebit uelocitatis suae : tacita labetur. Non illa se regis imperio, non fauore populi longius proferet : sicut missa est a primo die, curret, nusquam deuertetur, nusquam remorabitur. Quid fiet ? Tu occupatus es, uita festinat ; mors interim aderit, cui uelis nolis uacandum est.

IX.

1 Potestne quicquam stultius esse quam quorundam sensus, hominum eorum dico qui prudentiam iactant ? Operosius occupati sunt. Vt melius possint uiuere, impendio uitae uitam instruunt. Cogitationes suas in longum ordinant ; maxima porro uitae iactura dilatio est : illa primum quemque extrahit diem, illa eripit praesentia dum ulteriora promittit. Maximum uiuendi impedimentum est exspectatio, quae pendet ex crastino, perdit hodiernum. Quod in manu fortunae positum est disponis, quod in tua, dimittis. Quo spectas ? Quo te extendis ? Omnia quae uentura sunt in incerto iacent : protinus uiue.

2 Clamat ecce maximus uates et uelut diuino horrore instinctus salutare carmen canit : Optima quaeque dies miseris mortalibus aevi Prima fugit. "Quid cunctaris ? ", inquit, "Quid cessas ? Nisi occupas, fugit." Et cum occupaueris, tamen fugiet : itaque cum celeritate temporis utendi uelocitate certandum est et uelut ex torrenti rapido nec semper ituro cito hauriendum.

3 Hoc quoque pulcherrime ad exprobrandam infinitam cogitationem quod non optimam quamque

aetatem sed diem dicit. Quid securus et in tanta temporum fuga lentus menses tibi et annos in longam seriem, utcumque auiditati tuae uisum est, exporrigis ? De die tecum loquitur et de hoc ipso fugiente.

4 Num dubium est ergo quin prima quaeque optima dies fugiat mortalibus miseris, id est occupatis ? Quorum puerilis adhuc animos senectus opprimit, ad quam imparati inermesque perueniunt ; nihil enim prouisum est : subito in illam necopinantes inciderunt, accedere eam cotidie non sentiebant.

5 Quemadmodum aut sermo aut lectio aut aliqua intentior cogitatio iter facientis decipit et peruenisse ante sciunt quam appropinquasse, sic hoc iter uitae assiduum et citatissimum quod uigilantes dormientesque eodem gradu facimus occupatis non apparet nisi in fine.

X.

1 Quod proposui si in partes uelim et argumenta diducere, multa mihi occurrent per quae probem breuissimam esse occupatorum uitam. Solebat dicere Fabianus, non ex his cathedrariis philosophis, sed ex ueris et antiquis, "contra affectus impetu, non subtilitate pugnandum, nec minutis uulneribus sed incursum auertendam aciem". Non probabat cauillationes : "enim contundi debere, non uellicari." Tamen, ut illis error exproberetur suus, docendi non tantum deplorandi sunt.

2 In tria tempora uita diuiditur : quod fuit, quod est, quod futurum est. Ex his quod agimus breue est, quod acturi sumus dubium, quod egimus certum. Hoc est enim in quod fortuna ius perdidit, quod in nullius arbitrium reduci potest.

3 Hoc amittunt occupati ; nec enim illis uacat praeterita respicere, et si uacet iniucunda est paenitendae rei recordatio. Inuiti itaque ad tempora male exacta animum reuocant nec audent ea retemptare quorum uitia, etiam quae aliquo praesentis uoluptatis lenocinio surripiebantur, retractando patescunt. Nemo, nisi quod omnia acta sunt sub censura sua, quae numquam fallitur, libenter se in praeteritum retorquet :

4 ille qui multa ambitiose concupiit superbe contempsit, impotenter uicit insidiosè decepit, auare rapuit prodige effudit, necesse est memoriam suam timeat. Atqui haec est pars temporis nostri sacra ac dedicata, omnis humanos casus supergressa, extra regnum fortunae subducta, quam non inopia, non metus, non morborum incursum exagitet ; haec nec turbari nec eripi potest ; perpetua eius et intrepida possessio est. Singuli tantum dies, et hi per momenta, praesentes sunt ; at praeteriti temporis omnes, cum iusseritis, aderunt, ad arbitrium tuum inspicere se ac detineri patientur, quod facere occupatis non uacat.

5 Securae et quietae mentis est in omnes uitae suae partes discurrere ; occupatorum animi, uelut sub iugo sint, flectere se ac respicere non possunt. Abit igitur uita eorum in profundum ; et ut nihil prodest, licet quantumlibet ingeras, si non subest quod excipiat ac seruet, sic nihil refert quantum temporis detur, si non est ubi subsidat : per quassos foratosque animos transmittitur.

6 Praesens tempus breuissimum est, adeo quidem ut quibusdam nullum uideatur ; in cursu enim semper est, fluit et praecipitatur ; ante desinit esse quam uenit, nec magis moram patitur quam mundus aut sidera, quorum irrequieta semper agitatio numquam in eodem uestigio manet. Solum igitur ad occupatos praesens pertinet tempus, quod tam breue est ut arripi non possit, et id ipsum illis districtis in multa subducitur.

XI.

1 Denique uis scire quam non diu uiuant ? Vide quam cupiant diu uiuere. Decrepiti senes paucorum annorum accessionem uotis mendicant : minores natu se ipsos esse fingunt ; mendacio sibi blandiuntur et tam libenter se fallunt quam si una fata decipiant. Iam uero cum illos aliqua imbecillitas mortalitatis

admonuit, quemadmodum pautes moriuntur, non tamquam exeant de uita sed tamquam extrahantur. Stultos se fuisse ut non uixerint clamitant et, si modo euaserint ex illa uoletudine, in otio uicturos ; tunc quam frustra parauerint quibus non fruerentur, quam in cassum omnis ceciderit labor cogitant.

2 At quibus uita procul ab omni negotio agitur, quidni spatiosa sit ? Nihil ex illa delegatur, nihil alio atque alio spargitur, nihil inde fortunae traditur, nihil negligentia interit, nihil largitione detrahitur, nihil superuacuum est : tota, ut ita dicam, in reditu est. Quantulacumque itaque abunde sufficit, et ideo, quandoque ultimus dies uenerit, non cunctabitur sapiens ire ad mortem certo gradu.

XII.

1 Quaeris fortasse quos occupatos uocem ? Non est quod me solos putes dicere quos a basilica immissi demum canes eiciunt, quos aut in sua uides turba speciosius elidi aut in aliena contemptius, quos officia domibus suis euocant ut alienis foribus illidant, [aut] hasta praetoris infami lucro et quandoque suppuratione exercet.

2 Quorundam otium occupatum est : in uilla aut in lecto suo, in media solitudine, quamuis ab omnibus recesserint, sibi ipsi molesti sunt : quorum non otiosa uita dicenda est sed desidiosa occupatio. Illum tu otiosum uocas qui Corinthia, paucorum furore pretiosa, anxia subtilitate concinnat et maiorem dierum partem in aeruginosis lamellis consumit ? qui in ceromate (nam, pro facinus ! ne Romanis quidem uitii laboramus) spectator puerorum rixantium sedet ? qui iumentorum suorum greges in aetatum et colorum paria diducit ? qui athletas nouissimos pascit ?

3 Quid ? Illos otiosos uocas quibus apud tonsorem multae horae transmittuntur, dum decerpitur si quid proxima nocte succreuit, dum de singulis capillis in consilium itur, dum aut disiecta coma restituitur aut deficiens hinc atque illinc in frontem compellitur ? Quomodo irascuntur, si tonsor paulo negligentior fuit, tamquam uirum tonderet ! Quomodo excandescunt si quid ex iuba sua decisum est, si quid extra ordinem iacuit, nisi omnia in anulos suos reciderunt ! Quis est istorum qui non malit rem publicam turbari quam comam suam ? qui non sollicitior sit de capitis sui decore quam de salute ? qui non comptior esse malit quam honestior ? Hos tu otiosos uocas inter pectinem speculumque occupatos ?

4 Quid illi qui in componendis, audiendis, discendis canticis operati sunt, dum uocem, cuius rectum cursum natura et optimum et simplicissimum fecit, in flexus modulationis inertissimae torquent, quorum digiti aliquod intra se carmen metientes semper sonant, quorum, cum ad res serias, etiam saepe tristes adhibiti sunt, exauditur tacita modulatio ? Non habent isti otium, sed iners negotium.

5 Conuiuia me hercules horum non posuerim inter uacantia tempora, cum uideam quam solliciti argentum ordinent, quam diligenter exoletorum suorum tunicas succingant, quam suspensi sint quomodo apera a coco exeat, qua celeritate signo dato glabri ad ministeria discurrant, quanta arte scindantur aues in frustra non enormia, quam curiose infelices pueruli ebriorum sputa detergeant : ex his elegantiae lautitiaeque fama captatur et usque eo in omnes uitae secessus mala sua illos sequuntur, ut nec bibant sine ambitione nec edant.

6 Ne illos quidem inter otiosos numeraueris qui sella se et lectica huc et illuc ferunt et ad gestationum suarum, quasi deserere illas non liceat, horas occurrunt, quos quando lauari debeant, quando natate, quando cenare alius admonet : [et] usque eo nimio delicati animi languore soluuntur, ut per se scire non possint an esuriant.

7 Audio quendam ex delicatis (si modo deliciae uocandae sunt uitam et consuetudinem humanam dediscere), cum ex balneo inter manus elatus et in sella positus esset, dixisse interrogando : "Iam sedeo ? " Hunc tu ignorantem an sedeat putas scire an uiuat, an uideat, an otiosus sit ? Non facile dixerim utrum magis miserear, si hoc ignorauit an si ignorare se finxit.

8 Multarum quidem rerum obliuionem sentiunt, sed multarum et imitantur ; quaedam uitia illos quasi felicitatis argumenta delectant ; nimis humilis et contempti hominis uidetur scire quid facias : i nunc et mimos multa mentiri ad exprobrandam luxuriam puta. Plura me hercules praetereunt quam fingunt et tanta incredibilium uitiorum copia ingenioso in hoc unum saeculo processit, ut iam mimorum arguere possimus neglegentiam. Esse aliquem qui usque eo deliciis interierit ut an sedeat alteri credat !

9 Non est ergo hic otiosus, aliud illi nomen imponas ; aeger est, immo mortuus est ; ille otiosus est cui otii sui et sensus est. Hic uero semiuiuus, cui ad intellegendos corporis sui habitus indice opus est, quomodo potest hic ullius temporis dominus esse ?

XIII.

1 Persequi singulos longum est quorum aut latrunculi aut pila aut excoquendi in sole corporis cura consumpsere uitam. Non sunt otiosi quorum uoluptates multum negotii habent. Nam de illis nemo dubitabit quin operose nihil agant, qui litterarum inutilium studiis detinentur, quae iam apud Romanos quoque magna manus est.

2 Graecorum iste morbus fuit quaerere quem numerum Ulixes remigum habuisset, prior scripta esset Ilias an Odyssia, praeterea an eiusdem esset auctoris, alia deinceps huius notae, quae siue contineas nihil tacitam conscientiam iuuant, siue proferas non doctior uidearis sed molestior.

3 Ecce Romanos quoque inuasit inane studium superuacua discendi ; his diebus audiui quendam referentem quae primus quisque ex Romanis ducibus fecisset : primus nauali proelio Duilius uicit, primus Curius Dentatus in triumpho duxit elephantos. Etiamnunc ista, etsi ad ueram gloriam non tendunt, circa ciuiliu tamen operum exempla uersantur ; non est profutura talis scientia, est tamen quae nos speciosa rerum uanitate detineat.

4 Hoc quoque quaerentibus remittamus quis Romanis primus persuaserit nauem conscendere (Claudius is fuit, Caudex ob hoc ipsum appellatus quia plurium tabularum contextus caudex apud antiquos uocatur, unde publicae tabulae codices dicuntur et naues nunc quoque ex antiqua consuetudine quae commeatus per Tiberim subuehant codicariae uocantur) ;

5 sane et hoc ad rem pertineat, quod Valerius Coruinus primus Messanam uicit et primus ex familia Valeriorum, urbis captae in se translato nomine, Messana appellatus est paulatimque uulgo permutante litteras Messala dictus :

6 num et hoc cuiquam curare permittes quod primus L. Sulla in circo leones solutos dedit, cum alioquin alligati darentur, ad conficiendos eos missis a rege Boccho iaculatoribus ? Et hoc sane remittatur : num et Pompeium primum in circo elephantorum duodeuiginti pugnam edidisse commissis more proelii noxiis hominibus, ad ullam rem bonam pertinet ? Princeps ciuitatis et inter antiquos principes (ut fama tradidit) bonitatis eximiae memorabile putauit spectaculi genus nouo more perdere homines. Depugnant ? Parum est. Lancinantur ? Parum est : ingenti mole animalium exterantur !

7 Satius erat ista in obliuionem ire, ne quis postea potens disceret inuideretque rei minime humanae. O quantum caliginis mentibus nostris obicit magna felicitas ! Ille se supra rerum naturam esse tunc credit, cum tot miserorum hominum cateruas sub alio caelo natis beluis obiceret, cum bellum inter tam disparia animalia committeret, cum in conspectum populi Romani multum sanguinis funderet mox plus ipsum fundere coactus ; at idem postea Alexandrina perfidia deceptus ultimo mancipio transfodiendum se praebuit, tum demum intellecta inani iactatione cognominis sui.

8 Sed, ut illo reuertar unde decessi et in eadem materia ostendam superuacua quorundam diligentiam, idem narrabat Metellum, uictis in Sicilia Poenis triumphantem, unum omnium Romanorum ante currum centum et uiginti captiuos elephantos duxisse ; Sullam ultimum Romanorum protulisse pomerium, quod numquam prouinciali sed Italico agro adquisito proferre moris apud antiquos fuit. Hoc scire magis prodest quam Auentinum montem extra pomerium esse, ut ille affirmabat, propter alteram ex duabus causis, aut quod plebs eo secessisset aut quod Remo auspicantem illo loco aues non addixissent, alia deinceps innumerabilia quae aut facta sunt mendaciis aut similia ?

9 Nam ut concedas omnia eos fide bona dicere, ut ad praestacionem scribant, tamen cuius ista errores minuent ? cuius cupiditates prement ? quem fortiorem, quem iustioem, quem liberalioem facient ? Dubitare se interim Fabianus noster aiebat an satius esset nullis studiis admoueri quam his implicari.

XIV.

1 Soli omnium otiosi sunt qui sapientiae uacant, soli uiuunt ; nec enim suam tantum aetatem bene tumentur : omne aeuum suo adiciunt ; quicquid annorum ante illos actum est, illis adquisitum est. Nisi ingrattissimi sumus, illi clarissimi sacrarum opinionum conditores nobis nati sunt, nobis uitam praeparauerunt. Ad res pulcherrimas ex tenebris ad lucem erutas alieno labore deducimur ; nullo nobis saeculo interdictum est, in omnia admittimur et, si magnitudine animi egredi humanae imbecillitatis angustias libet, multum per quod spatium temporis est.

2 Disputare cum Socrate licet, dubitare cum Carneade, cum Epicuro quiescere, hominis naturam cum Stoicis uincere, cum Cynicis excedere. Cum rerum natura in consortium omnis aevi patiatu incedere, quidni ab hoc exiguo et caduco temporis transitu in illa toto nos demus animo quae immensa, quae aeterna sunt, quae cum melioribus communia ?

3 Isti qui per officia discursant, qui se aliosque inquietant, cum bene insanierint, cum omnium limina cotidie perambulauerint nec ulla apertas fores praeterierint, cum per diuersissimas domos meritoriam salutationem circumtulerint, quotum quemque ex tam immensa et uariis cupiditatibus districta urbe poterunt uidere ?

4 Quam multi erunt quorum illos aut somnus aut luxuria aut inhumanitas summoueat ! Quam multi qui illos, cum diu torserint, simulata festinatione transcurrant ! Quam multi per refertum clientibus atrium prodire uitabunt et per obscuros aedium aditus profugient, quasi non inhumanius sit decipere quam excludere ! Quam multi hesternae crapula semisomnes et graues illis miseris suum somnum rumpentibus ut alienum expectent, uix alleuatis labris insurratum miliens nomen oscitatione superbissima reddent !

5 Hos in ueris officiis morari putamus, licet dicant, qui Zenonem, qui Pythagoran cotidie et Democritum ceterosque antistites bonarum artium, qui Aristotelen et Theophrastum uolent habere quam familiarissimos. Nemo horum non uacabit, nemo non uenientem ad se beatioem, amantioem sui dimittet, nemo quemquam uacuis a se manibus abire patietur ; nocte conueniri, interdum ab omnibus mortalibus possunt.

XV.

1 Horum te mori nemo coget, omnes docebunt ; horum nemo annos tuos conterit, suos tibi contribuit ; nullius ex his sermo periculosus erit, nullius amicitia capitalis, nullius sumptuosa obseruatio. Feres ex illis quicquid uoles ; per illos non stabit quominus quantum plurimum cupieris haurias.

2 Quae illum felicitas, quam pulchra senectus manet, qui se in horum clientelam contulit ! Habebit cum quibus de minimis maximisque rebus deliberet, quos de se cotidie consulat, a quibus audiat uerum sine

contumelia, laudetur sine adulatione, ad quorum se similitudinem effingat.

3 Solemus dicere non fuisse in nostra potestate quos sortiremur parentes, forte nobis datos : bonis uero ad suum arbitrium nasci licet. Nobilissimorum ingeniorum familiae sunt : elige in quam adscisci uelis ; non in nomen tantum adoptaberis, sed in ipsa bona, quae non erunt sordide nec maligne custodienda : maiora fient quo illa pluribus diuiseris.

4 Hi tibi dabunt ad aeternitatem iter et te in illum locum ex quo nemo deicitur subleuabunt. Haec una ratio est extendendae mortalitatis, immo in immortalitatem uertendae. Honores, monumenta, quicquid aut decretis ambitio iussit aut operibus extruxit cito subruitur, nihil non longa demolitur uetustas et mouet ; at iis quae consecrauit sapientia nocere non potest ; nulla abolebit aetas, nulla deminuet ; sequens ac deinde semper ulterior aliquid ad uenerationem conferet, quoniam quidem in uicino uersatur inuidia, simplicius longe posita miramur.

5 Sapientis ergo multum patet uita ; non idem illum qui ceteros terminus cludit ; solus generis humani legibus soluitur ; omnia illi saecula ut deo seruiunt. Transiit tempus aliquod ? hoc recordatione comprehendit ; instat ? hoc utitur ; uenturum est ? hoc praecipit. Longam illi uitam facit omnium temporum in unum collatio.

XVI.

1 Illorum breuissima ac sollicitissima aetas est qui praeteritorum obliuiscuntur, praesentia neglegunt, de futuro timent : cum ad extrema uenerunt, sero intellegunt miseri tam diu se dum nihil agunt occupatos fuisse.

2 Nec est quod hoc argumento probari putes longam illos agere uitam, quia interdum mortem inuocant : uexat illos imprudentia incertis affectibus et incurrentibus in ipsa quae metuunt ; mortem saepe ideo optant quia timent.

3 Illud quoque argumentum non est quod putes diu uiuentium, quod saepe illis longus uidetur dies, quod, dum ueniat condictum tempus cenae, tarde ire horas queruntur ; nam si quando illos deseruerunt occupationes, in otio relictis aestuant nec quomodo id disponant ut extrahant sciunt. Itaque ad occupationem aliquam tendunt et quod interiacet omne tempus graue est, tam me hercules quam cum dies muneris gladiatorii edictus est, aut cum alicuius alterius uel spectaculi uel uoluptatis expectatur constitutum, transilire medios dies uolunt.

4 Omnis illis speratae rei longa dilatio est ; at illud tempus quod amant breue est et praeceptum breuiusque multo, suo uitio ; aliunde enim alio transfugiunt et consistere in una cupiditate non possunt. Non sunt illis longi dies, sed inuisi ; at contra quam exiguae noctes uidentur, quas in complexu scortorum aut uino exigunt !

5 Inde etiam poetarum furor fabulis humanos errores alentium, quibus uisus est Iuppiter uoluptate concubitus delentis duplicasse noctem ; quid aliud est uitia nostra incendere quam auctores illis inscribere deos et dare morbo exemplo diuinitatis excusatam licentiam ? Possunt istis non breuissimae uideri noctes quas tam care mercantur ? Diem noctis expectatione perdunt, noctem lucis metu.

XVII.

1 Ipsae uoluptates eorum trepidae et uariis terroribus inquietae sunt subitque cum maxime exsultantis sollicita cogitatio : "Haec quam diu ? " Ab hoc affectu reges suam fleuere potentiam, nec illos magnitudo fortunae suae delectauit, sed uenturus aliquando finis exterruit.

De la brièveté de la vie

2 Cum per magna camporum spatia porrigeret exercitum nec numerum eius sed mensuram comprenderet Persarum rex insolentissimus, lacrimas profudit, quod intra centum annos nemo ex tanta iuuentute superfuturus esset ; at illis admoturus erat fatum ipse qui flebat perditurusque alios in mari alios in terra, alios proelio alios fuga, et intra exiguum tempus consumpturus illos quibus centesimum annum timebat.

3 Quid quod gaudia quoque eorum trepida sunt ? Non enim solidis causis innituntur, sed eadem qua oriuntur uanitate turbantur. Qualia autem putas esse tempora etiam ipsorum confessione misera, cum haec quoque quibus se attollunt et super hominem efferunt parum sincera sint ?

4 Maxima quaeque bona sollicita sunt nec ulli fortunae minus bene quam optimae creditur ; alia felicitate ad tuendam felicitatem opus est et pro ipsis quae succedere uotis uota facienda sunt. Omne enim quod fortuito obuenerit instabile est : quod altius surrexerit, opportunius est in occasum. Neminem porro casura delectant ; miserrimam ergo necesse est, non tantum breuissimam uitam esse eorum qui magno parant labore quod maiore possideant.

5 Operose assequuntur quae uolunt, anxii tenent quae assecuti sunt ; nulla interim numquam amplius redituri temporis ratio est : nouae occupationes ueteribus substituuntur, spes spem excitat, ambitionem ambitio. Miseriarum non finis quaeritur, sed materia mutatur. Nostri nos honores torsiuerunt ? plus temporis alieni auferunt ; candidati laborare desiimus ? suffragatores incipimus ; accusandi deposuimus molestiam ? iudicandi nanciscimur ; iudex desiit esse ? quaesitor est ; alienorum bonorum mercennaria procuracione consenuit ? suis opibus distinetur.

6 Marius caliga dimisit ? consulatus exercet ; Quintus dictaturam properat peruadere ? ab aratro reuocabitur. Ibit in Poenos nondum tantae maturus rei Scipio ; uictor Hannibalis uictor Antiochi, sui consulatus decus fraterni sponsor, ni per ipsum mora esset, cum loue reponeretur : ciuiles seruatores agitabunt seditiones et post fastiditos a iuene diis aequos honores iam senem contumacis exilii delectabit ambitio. Numquam derunt uel felices uel miserae sollicitudinis causae ; per occupationes uita trudetur ; otium numquam agetur, semper optabitur.

XVIII.

1 Excerpe itaque te uulgo, Pauline carissime, et in tranquilliores portus non pro aetatis spatio iactatus tandem recede. Cogita quot fluctus subieris, quot tempestates partim priuatas sustinueris, partim publicas in te conuerteris ; satis iam per laboriosa et inquieta documenta exhibita uirtus est ; experire quid in otio faciat. Maior pars aetatis, certe melior rei publicae datast : aliquid temporis tui sume etiam tibi.

2 Nec te ad segnem aut inertem quietem uoco, non ut somno et caris turbae uoluptatibus quicquid est in te indolis uiuidae mergas ; non est istud adquiescere : inuenies maiora omnibus adhuc strenue tractatis operibus, quae repositus et securus agites.

3 Tu quidem orbis terrarum rationes administras tam abstinenter quam alienas, tam diligenter quam tuas, tam religiose quam publicas. In officio amorem consequeris, in quo odium uitare difficile est ; sed tamen, mihi crede, satius est uitae suae rationem quam frumenti publici nosse.

4 Istum animi uigorem rerum maximarum capacissimum a ministerio honorifico quidem sed parum ad beatam uitam apto reuoca, et cogita non id egisse te ab aetate prima omni cultu studiorum liberalium ut tibi multa milia frumenti bene committerentur ; maius quiddam et altius de te promiseras. Non derunt et frugalitatis exactae homines et laboriosae operae ; tanto aptiora [ex]portandis oneribus tarda iumenta sunt quam nobiles equi, quorum generosam pernicitatem quis umquam graui sarcina pressit ? Cogita praeterea quantum sollicitudinis sit ad tantam te molem obicere : cum uentre tibi humano negotium est ; nec rationem patitur nec aequitate mitigatur nec ulla prece flectitur populus esuriens.

5 Modo modo intra paucos illos dies quibus C. Caesar periit (si quis inferis sensus est) hoc grauissime ferens quod decedebat populo Romano superstite, septem aut octo certe dierum cibaria superesse ! Dum ille pontes nauibus iungit et uiribus imperi ludit, aderat ultimum malorum obsessis quoque, alimentorum egestas ; exitio paene ac fame constitit et, quae famem sequitur, rerum omnium ruina furiosi et externi et infeliciter superbi regis imitatio.

6 Quem tunc animum habuerunt illi quibus erat mandata frumenti publici cura, saxa, ferrum, ignes, Gaium excepturi ? Summa dissimulatione tantum inter uiscera latentis mali tegebant, cum ratione scilicet : quaedam enim ignorantibus aegris curanda sunt, causa multis moriendi fuit morbum suum nosse.

XIX.

1 Recipe te ad haec tranquilliora, tutiora, maiora ! Simile tu putas esse, utrum cures ut incorruptum et a fraude aduehentium et a negligentia frumentum transfundatur in horrea, ne concepto umore uitietur et concalescat, ut ad mensuram pondusque respondeat, an ad haec sacra et sublimia accedas sciturus quae materia sit dei, quae uoluptas, quae condicio, quae forma ; quis animum tuum casus exspectet ; ubi nos a corporibus dimissos natura componat ; quid sit quod huius mundi grauissima quaeque in medio sustineat, supra leuia suspendat, in summum ignem ferat, sidera uicibus suis excitet ; cetera deinceps ingentibus plena miraculis ?

2 Vis tu relicto solo mente ad ista respicere ! Nunc, dum calet sanguis, uigentibus ad meliora eundum est. Exspectat te in hoc genere uitae multum bonarum artium, amor uirtutum atque usus, cupiditatum obliuio, uiuendi ac moriendi scientia, alta rerum quies.

XX.

1 Omnium quidem occupatorum condicio misera est, eorum tamen miserrima, qui ne suis quidem laborant occupationibus, ad alienum dormiunt somnum, ad alienum ambulat gradum, amare et odisse, res omnium liberrimas, iubentur. Hi si uolent scire quam breuis ipsorum uita sit, cogitent ex quota parte sua sit.

2 Cum uideris itaque praetextam saepe iam sumptam, cum celebre in foro nomen, ne inuideris : ista uitae damno parantur. Vt unus ab illis numeretur annus, omnis annos suos conterent. Quosdam antequam in summum ambitionis eniterentur, inter prima luctantis aetas reliquit ; quosdam, cum in consummationem dignitatis per mille indignitates erepsissent, misera subiit cogitatio laborasse ipsos in titulum sepulcri ; quorundam ultima senectus, dum in nouas spes ut iuuenta disponitur, inter conatus magnos et improbos inualida defecit.

3 Foedus ille quem in iudicio pro ignotissimis litigatoribus grandem natu et imperitae coronae assensiones captantem spiritus liquit ; turpis ille qui uiuendo lassus citius quam laborando inter ipsa officia collapsus est ; turpis quem accipiendis immorientem rationibus diu tractus risit heres.

4 Praeterire quod mihi occurrit exemplum non possum : Turannius fuit exactae diligentiae senex, qui post annum nonagesimum, cum uacationem procurationis ab C. Caesare ultro accepisset, componi se in lecto et uelut exanimem a circumstante familia plangi iussit. Lugebat domus otium domini senis nec finiuit ante tristitiam quam labor illi suus restitutus est. Adeone iuuat occupatum mon ?

5 Idem plerisque animus est ; diutius cupiditas illis laboris quam facultas est ; cum imbecillitate corporis pugnant, senectutem ipsam nullo alio nomine grauem iudicant quam quod illos seponit. Lex a quinquagesimo anno militem non legit, a sexagesimo senatorem non citat : difficilius homines a se otium impetrant quam a lege.

6 Interim dum rapiuntur et rapiunt, dum alter alterius quietem rumpit, dum mutuo miseri sunt, uita est sine fructu, sine uoluptate, sine ullo profectu animi ; nemo in conspicuo mortem habet, nemo non procul spes intendit, quidam uero disponunt etiam illa quae ultra uitam sunt, magnas moles sepulcrorum et operum publicorum dedicationes et ad rogum munera et ambitiosas exsequias. At me hercules istorum funera, tamquam minimum uixerint, ad faces et cereos ducenda sunt.

De la brièveté de la vie



éditions eBooksFrance

www.ebooksfrance.com

**Veuillez écrire à
livres@ebooksfrance.com
pour faire part à l'éditeur de vos remarques
ou suggestions concernant la présente édition.**

Juin 2000

©eBooksFrance